



Journal des Demoiselles
 Paris, Boulevard des Filles-du-Calvaire, 1.

24^e année

N^o II.

Bruxelles Deutscherbeq. Passage St. Hubert. Galerie de la Reine, 7

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam Deutscherbeq. Nieuwmarkt & Oude St. Nieuwe Straat

N
por
on
titr
nos
tric
C
à la
rais
titr
C
qui
ton
nou
min
toin
ble
orig
poé
fort
not
abo
M
l'ac
cha
une
toin
vue
dre
l'en
cup
me
lari
lui
son
N
sec
pas
nou
res
terr
que

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE,

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

INTRODUCTION.

Nous entreprenons aujourd'hui un travail d'une importance et d'une étendue assez redoutables, comme on peut s'en convaincre à la seule inspection de son titre. En cela, peut-être, avons-nous moins consulté nos forces que notre vif désir d'être utile aux lectrices du *Journal des Demoiselles*.

Ce travail, nous nous sommes permis de l'intituler à la fois *Histoire* et *Chronique*. Voici brièvement les raisons qui nous ont conduit à lui donner ce double titre.

C'est bien une histoire que nous tenterons d'esquisser dans les articles qui vont suivre; nous ajoutons néanmoins, comme précaution oratoire, que nous demandons grâce tout d'abord pour cette dénomination passablement prétentieuse. C'est une histoire, en ce sens que nous essayerons de tracer un tableau fidèle où l'on puisse retrouver sans peine les origines et les développements successifs de notre poésie nationale, dont nous suivrons de tous nos efforts la marche à travers les âges, en remarquant de notre mieux le point d'où elle part et le terme où elle aboutit.

Mais c'est en même temps une chronique, dans l'acception que nos bons aïeux du moyen âge attachaient à ce vieux mot; une chronique, parfois même une légende, quand l'occasion s'en trouvera. L'histoire ne dit pas tout, c'est son droit et son devoir : la vue trop rapprochée des détails pourrait lui faire perdre la physionomie, plus encore, la philosophie de l'ensemble. Aussi néglige-t-elle, comme indignes d'occuper son attention, une foule de particularités intimes, de minuties quelquefois curieuses. Ces particularités, ces minuties, au contraire, le chroniqueur, lui, s'empresse de les recueillir, et il a raison : c'est son meilleur, pour ne pas dire son unique butin.

Nous aussi, nous glanerons avec soin tous les épis secondaires qui viendront à se rencontrer sous nos pas. Au bout du compte, pour nos lectrices et pour nous-même, ne sera-ce point la partie la plus intéressante de ce long travail? Nous serons, en d'autres termes et pour parler franchement, plutôt chroniqueur qu'historien. Le chroniqueur amuse et instruit

en même temps; puissions-nous ne pas trop l'oublier dans les pages que nous allons consacrer à la vieille poésie française!

Nous tâcherons de conduire nos lectrices à travers le moyen âge en guide consciencieux et dévoué, sans jamais perdre de vue la difficile obligation qui nous est imposée. Nous parcourrons avec elles les nombreuses productions de l'ancienne muse nationale. Ce sera, pour ainsi dire, un voyage de découverte.

Ce mot de voyage, qui vient de se glisser sous notre plume, nous fait songer à une chose. Avant de se mettre en route pour une contrée lointaine, il est toujours bon de posséder dans son portefeuille, avec les billets de banque requis par la circonstance, un itinéraire exact des pays que l'on se propose de visiter. Demandez aux Anglais, les touristes par excellence, les seuls voyageurs qui sachent voyager! Avec une bonne carte routière, on court bien moins le risque de s'égarer dans son chemin. Imitons nos chers voisins d'Outre-Manche; sachons d'abord notre géographie poétique, apprenons le nom des lieux et leur situation respective, et, cela fait, nous commencerons hardiment le pèlerinage, comme des gens qui ont au moins la réponse toute prête quand on leur demande où ils vont.

Nous prendrons pour point de départ les plus anciens monuments connus de la poésie française. Avant tout, convenons bien des termes. Nous entendons rigoureusement par *vieille poésie française* la poésie du nord de la France, la poésie qui a eu pour organe primitif la *langue d'oïl*, devenue plus tard la *langue d'oui*, c'est-à-dire la plus franche, la plus claire, et par conséquent la plus belle de toutes les langues modernes. Quant à la poésie des troubadours, à la poésie qui a chanté dans la *langue d'oc*, tout bien considéré, nous avons résolu de l'écarter pour le moment. Deux motifs nous ont déterminé à cette exclusion, qui pourra paraître un peu sévère : en premier lieu, la nécessité où nous étions de restreindre notre cadre, en songeant au fameux proverbe : *Qui trop embrasse mal étreint*; ensuite, c'est qu'à bien voir les choses, cette littérature du midi de la France, littérature des vain-

cus, n'a pas eu sur sa voisine du nord une influence assez organique, assez décisive, pour occuper une place de droit dans une véritable histoire de la poésie française. Elle se rattache bien plus directement, sauf erreur de notre part, à la naissante poésie italienne : Dante et Pétrarque, on l'a dit plus d'une fois, sont les derniers des troubadours et les plus grands.

Ce n'est pas tout : fleur éphémère autant que hâtive, la poésie de la langue d'oc a jeté ses parfums pendant deux siècles au plus ; puis, un jour, elle est tombée meurtrie sous les pieds des envahisseurs septentrionaux, et l'idiome qui lui servait de tige, écrasé comme elle, a, pour ainsi dire, éparpillé ses graines à travers la France du midi, sous la forme d'une multitude de patois sans valeur sérieusement littéraire. Plus heureuse, sinon plus méritante, la langue d'oïl est devenue, de progrès en progrès, de conquêtes en conquêtes, la vraie langue française, la langue nationale, celle de Corneille et de Racine, de Lamartine et de Victor Hugo.

Or, cette poésie de la langue d'oïl, cette poésie réellement française, la seule dont nous ayons formé le projet de nous occuper, se divise pour nous en deux grandes époques qui ont chacune leur caractère à part :

D'un côté, le MOYEN ÂGE ;

De l'autre, la RENAISSANCE.

Le moyen âge, c'est d'abord l'inspiration féodale, religieuse et guerrière ; c'est ensuite la bonhomie narquoise, la naïveté malicieuse des bourgeois de nos bonnes villes, de jour en jour émancipés à l'ombre du sceptre royal qui les protège.

La renaissance, c'est le réveil de l'influence antique, c'est la toute puissante tradition grecque et latine qui vient rajeunir la sève épuisée du vieux terroir national ; qui vient, en quelque sorte, empêcher la langue d'oïl de tourner au patois, comme sa sœur la langue d'oc.

Nous subdiviserons notre histoire poétique du moyen âge en trois périodes assez distinctes :

La période chevaleresque, l'âge épique de notre poésie ;

La période allégorique et didactique ;

La période ordinairement connue sous le nom de gauloise.

La tradition féodale, le souvenir encore vivant de la France carolingienne, domine dans la première de ces trois périodes, la période que nous avons appelée chevaleresque. Elle est remplie presque tout entière par ces grandes épopées qui s'intitulent *Chansons de Geste*, et qu'on a l'habitude de répartir en trois cycles principaux :

Le cycle de Charlemagne, ou des Douze Pairs ;

Le cycle d'Arthur, ou de la Table-Ronde ;

Le cycle des traditions défigurées du paganisme antique.

Vient ensuite la seconde période, la période allégorique et didactique. Les interminables subtilités de la scolastique si chère au moyen âge ont, en quelque sorte, déteint sur la poésie des trouvères de cette époque. C'est le règne de l'allégorie ; c'est aussi la prépondérance de la muse didactique et satirique avec Rutebeuf, Perrot de Saint-Cloud, Jehan de Meung et les autres. Un élément lyrique, emprunté si l'on veut à la littérature toute musicale des troubadours, s'y joindra plus tard avec Thibaut de Champagne. Charles d'Orléans, le poète grand seigneur, le touchant et gra-

cieux captif d'Azincourt, est la dernière expression saillante de la muse allégorique, de cette poésie sans portée et sans avenir.

A peine aurons-nous quitté ce lyrique de sang royal, que nous tomberons immédiatement dans la troisième et dernière période du moyen âge, la période dite gauloise. C'est, sans contredit, la plus importante des trois. Elle commence à Villon et finit à Marot, le dernier des trouvères.

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Cette appréciation de Boileau a reçu, depuis longtemps, la sanction définitive de la postérité. Observons toutefois, avant d'aller plus loin, qu'en parlant de nos vieux romanciers, l'auteur de *L'Art poétique* n'a pas voulu désigner des faiseurs de romans, comme l'ont cru à tort plusieurs critiques peu au courant de notre histoire littéraire, mais des poètes écrivant en langue romane, ou, comme on disait autrefois, en langue *romance*.

En effet, Boileau a cent fois raison. Cet *art confus* de l'allégorie quand même, toute cette mythologie abstraite dans laquelle se complaisaient les devanciers de Villon, ce vaurien de génie en a fait table rase, avec son rude bon sens populaire, avec sa verve moqueuse et lucide d'enfant de la bonne ville de Paris. Adieu *Faux-Semblant*, *Dangier*, *Bel-Accueil*, *Désespérance*, *Oysiveté*, *Malebouche* ! adieu toutes les personnifications, tous les fantômes de l'école allégorique ! La vie reparait avec Villon l'écolier, né de Paris emprunté Ponthoise. C'est le père de Marot et le grand-père de la Fontaine. Charles d'Orléans, dont on a cru lui faire un rival, n'était qu'un troubadour du nord. Villon est le plus grand des trouvères ; mieux encore, c'est un poète français dans toute l'acception du mot.

Le gentil écolier parisien imprime à la poésie de son époque une impulsion qui ne s'arrêtera pas de si tôt. De lui à Marot, qui en descend en droite ligne, l'allégorie, la prétention, la quintessence pourront bien encore, de temps en temps, montrer le bout de l'oreille. Qu'importe ? Malgré tout, la poésie en général sera gauloise, c'est-à-dire qu'elle sera naïve, enjouée, hardiment moqueuse, et touchant un peu à tout dans sa maligne *gausserie*. L'Homère bouffon de notre grand seizième siècle, Rabelais, est encore un rejeton de cette joyeuse famille. C'est un disciple, un héritier de ce bon maître François Villon, qui peut-être trépassa malement, pendu comme il le méritait. Lui aussi, Rabelais, s'appelle François de son prénom. Les deux François font la paire, si l'on veut bien nous permettre cette expression légèrement triviale. Panurge et le célèbre faiseur de *repues franches*, c'est-à-dire de repas qu'on oublie de payer aux amphytrions, peuvent à coup sûr se donner la main.

Le théâtre du moyen âge tiendra naturellement sa place dans la série de nos études. Du reste, il se rattache assez bien à la période gauloise, par les *Cleres de la bazoché* et les *Enfants sans soucis*. Marot, dans sa jeunesse, était au nombre de ces derniers. Quant aux drames religieux appelés *Mystères*, ils ne sont pas toujours d'une nature exclusivement mystique ; il en est de profanes, par exemple, le *mystère de Troie la Grant*. Leur âge d'or est le quinzième siècle, et c'est

encore une raison pour les comprendre, au moins en grande partie, dans les productions de l'école gauloise.

Clément Marot fermera la liste des gais compères de cette bonne vieille école. C'est encore Villon, mais Villon en habit de cour. La crudité de l'écolier parisien a fait place, dans le valet-de-chambre de François I^{er}, à ce beau langage auquel s'habitue journellement la cour polie des Valois; un vernis d'élégance italienne recouvre peu à peu la rude écorce gauloise. Une grâce un peu mièvre succède à la naïve désinvolture des aïeux. C'en est fait : l'école gauloise a dit son dernier mot. Ce dernier mot, c'est le *mot pour rire*; c'est l'entrain, la joyeuseté, la franche rondeur. Avec tout cela, on fait bien des trouvères; mais pour faire des poètes, l'étoffe n'est pas suffisante. Il faut une inspiration plus haute, un souffle plus puissant, une pensée plus virile; il faut en même temps une forme plus riche et plus savante, plus souple et plus variée; il faut, en un mot, ajouter les cordes graves à la lyre. En avant Ronsard! en avant la glorieuse Pléiade!

Nous entrons alors dans la seconde phase de la poésie française. Nous ne sommes plus dans le passé, nous sommes en plein dans l'avenir; du chaos, nous passons au monde! La grande école du Vendômois, si mal comprise par Boileau qui n'a su y voir que des pédants bourrés de grec et de latin, transporte hardiment dans la langue et la littérature nationales la tentative accomplie, dans le domaine des lettres classiques, par les Turnèbe, les Muret, les Tusanus, les Budé, et tous les immortels travailleurs de la renaissance. Le plus grand poète latin du seizième siècle, Salmon Macrin de Loudun, surnommé *l'Horace français*, devance et inspire au moyen de ses belles odes les jeunes et savants conscripts de la nouvelle armée littéraire. Franchissant d'un bond le moyen âge, la Pléiade remonte à la source antique, à la source éternellement féconde; elle y puise à pleine amphore, pour employer son style, la vigueur, la jeunesse, la santé, qui manquaient à notre vieille langue d'oïl. Elle comprend, ou plutôt elle devine d'instinct, que la France est gallo-romaine et non tudesque, bourgeoise et non féodale, libre et non servile; et que, par sa langue, toute latine dans son essence, par ses institutions, par ses mœurs, par ses traditions municipales, par son amour pour l'égalité civile, elle est l'héritière directe, la fille aînée de la Ville éternelle, et non la chose taillable et corvéable à merci des barbares venus d'Outre-Rhin.

Dès lors, la poésie nationale entre dans sa véritable voie, dans la voie de l'avenir, du progrès et de la vie. Elle a retrouvé le fil d'Ariane, et peut désormais marcher sans crainte et sans obstacle vers la terre promise de ses splendides destinées. N'écoulant plus que son docte fanatisme, que son classique enthousiasme,

elle relègue à jamais dans le néant de l'oubli ballades, triolets et rondeaux, toute cette défroque usée de ses devanciers immédiats. Rajeunie, réhabilitée, rendue à elle-même, elle poursuit aussitôt, dans le monde des idées, l'immense conquête que Rome antique accomplissait dans le monde des choses. Dès lors, la France n'est plus un peuple : c'est, pour employer un terme expressif de notre Pascal, le *rac-courci* de l'humanité vivante; c'est l'univers concentré.

Enfin, Malherbe vint... Malherbe fermera la marche des divers représentants de la poésie française, que nous nous proposons de passer en revue. Nous aurons même, en ce qui le concerne, à combattre une erreur assez généralement répandue. Malherbe, en dépit de l'animosité dont il a fait preuve relativement à Ronsard et à son école, n'est au fond que le continuateur du courageux devancier qu'il a eu le tort de méconnaître, oubliant qu'il ne faut jamais dire à son frère *Raca*, et encore moins à son père. Ce gentilhomme normand, ce poète grammairien, ce tyran des mots et des syllabes, comme l'appelle assez plaisamment un sobriquet contemporain, dirige, modère, régularise l'impulsion souveraine de la Pléiade; mais il ne la détruit pas. Sa plus grande gloire sera d'avoir été le Richelieu de notre poésie, et d'avoir préparé le siècle de Louis XIV, ce roi sans conteste des siècles littéraires. Mais gardons-nous de l'oublier : Malherbe n'est qu'un réformateur; Ronsard est presque un créateur. Malherbe a perfectionné, sans aucun doute, la machine poétique dont nos grands écrivains ont su faire depuis un si brillant usage; mais le brevet d'invention, avec garantie de la postérité, appartient et appartiendra toujours à celui dont il n'a pas craint, dans un jour de mauvaise humeur, de raturer toutes les poésies. Ce n'est pas Malherbe qui a rajeuni le premier notre vieil alexandrin épique, et qui en a fait cet organe vibrant et sonore à l'aide duquel Corneille a pu faire parler les Romains, dans un français digne d'eux; ce n'est pas Malherbe non plus qui a introduit dans la langue poétique, dans le solfège de la pensée, ces merveilleuses combinaisons de rythme recueillies plus tard et magnifiquement utilisées par J.-B. Rousseau, Le Franc de Pompignan, Lamartine et tous nos lyriques modernes. Rendons à César ce qui est à César, et au plus grand poète du seizième siècle, au chef de la Pléiade, à Ronsard (1), la gloire d'avoir été l'initiateur de la véritable poésie française.

JOSEPH BOULMIER.

(1) Les sept poètes de la Pléiade étaient : Ronsard d'abord, puis Du Bellay, Amadis Jamyn, Remi Belleau, dont nous avons donné l'année dernière quelques charmantes strophes sur le mois d'avril; enfin Jodelle, Baif et Pontus de Thiard.

BIBLIOGRAPHIE.

LE DÉCAMÉRON RUSSE,

HISTOIRES ET NOUVELLES,

Traduites des meilleurs auteurs, par M. DOUBAIRE (1).

Le *Décameron* (nous aurions préféré un autre titre) est un recueil emprunté aux meilleurs auteurs de la littérature russe, car la Russie a une littérature, peu originale peut-être, mais féconde et quelquefois brillante. Les poètes, les auteurs de ce pays appartiennent pour la plupart à la plus haute société aristocratique, et, nourris dès leur enfance des plus belles pages de la littérature française, anglaise, allemande, ils reproduisent même à leur insu, dans leurs propres écrits, le reflet de leurs premières impressions, en y mêlant toutefois quelque chose qui rappelle leur origine orientale. M. Doubaire le dit avec raison, les Russes sont au fond des orientaux, il n'ont que le dehors de nos goûts et de nos mœurs. Le génie de l'Orient règne toujours dans cette nation, il se montre dans toutes les choses où elle est libre. Si le soldat et l'employé s'étranglent dans leur uniforme allemand, le paysan et le marchand s'enveloppent encore dans le *Kaftan* à longs plis, serré à la ceinture comme la robe des Assyriens, ancêtres présumés des Slaves. La coiffure de la grande dame rappelle plus ou moins Paris, mais le châle aux couleurs vives qui enveloppe presque partout le visage de la paysanne fait penser aux voiles des femmes de l'Asie, et les écrits des Russes gardent aussi naturellement le cachet des races de l'Orient. Entre toutes les formes littéraires, ils affectionnent la narration, la nouvelle, le conte, et le *Décameron* réunit plusieurs échantillons de ce genre empruntés aux richesses des meilleurs écrivains russes. Cependant, M. Doubaire n'a rien demandé ni à Gogol, ni à Pouschkine, ni à Michel Lermontof, les maîtres et les princes de la littérature slave; de nombreuses traductions nous ont fait connaître leurs écrits; nos meilleures revues les ont analysés; il a préféré nous révéler des noms, qui, pour n'avoir pas encore passé la frontière, n'en avaient pas moins de mérite. Le prince Odoïfski, penseur remarquable, érudit peu commun et conteur charmant, est celui à qui le *Décameron* doit le plus grand nombre de ses nouvelles. *Le Duel*, *l'Architecte*, le dernier *quatuor de Beethoven*, les *Joueurs*, révèlent un talent aussi simple que varié, qui tantôt rappelle la fantaisie d'Hoffman, tantôt l'*Humour* et la perspicacité de Dickens. *La Perte de Moscou*, tableau court et terrible, est dû à M. Zagoskint; les trois derniers morceaux du recueil, et peut-être, à notre sens, les plus remarquables, une *Histoire d'esclave*, les *Vieux Russes* et

la *Brodeuse*, sont l'œuvre de jeunes écrivains dont la réputation commence et semble destinée à grandir. Ces nouvelles ont le mérite de peindre le Russe vrai, le Russe chez lui, *at home*, affranchi du joug des mœurs de l'Occident; elles montrent la rude nature du barbare, mal déguisée sous l'écorce civilisée que lui ont imposée Pierre le Grand et ses successeurs. C'est un tableau singulier, une découverte peu attachante, mais qui ne laisse pas que d'offrir un côté instructif. Le dernier récit, la *Brodeuse*, est émouvant dans sa simplicité, et, en résumé, le livre de M. Doubaire a quelque chose d'original, et peut être recommandé comme une étude de mœurs et de littérature. On doit conclure de ce volume que, si les auteurs russes veulent abjurer l'imitation étrangère, ils trouveront, et dans l'histoire et dans les vieilles coutumes de leur pays, un trésor d'inspirations nouvelles et dont l'originalité ne pourra être contestée.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT,

OU LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE,

Par Madame la comtesse E. de LA ROCHÈRE (1).

La scène de ce roman s'ouvre dans une humble maison d'un village de la Lorraine; un jeune officier reçoit les adieux de sa mère et de sa sœur, il les embrasse avec un mélange de courage et de tristesse, et il berce leurs douleurs par de doux projets d'avenir. Il reviendra comblé de fortune et de gloire; il rachètera le manoir de ses ancêtres, tout sera joie et rayons autour d'elles, qu'il laisse si désolées.... Sa mère le serre une dernière fois dans ses bras, et il part. Il s'embarque à Toulon avec l'armée que le vieux roi Charles X envoyait contre Alger.

Sur le navire, il rencontre un jeune prêtre dont l'extérieur plein de distinction et de bonté le captive, et qui, en différentes circonstances, montre tour à tour le zèle apostolique du missionnaire et la mâle intrépidité du soldat. Eugène de Saint-Fabien (c'est le nom de l'officier) s'attache à l'aumônier avec un dévouement passionné; une affinité qu'il ne saurait expliquer l'entraîne vers cet homme inconnu la veille, et le prêtre, de son côté, répond à ce vif attachement. La vie du jeune officier, si remplie d'espérance, ne devait pas être longue : il meurt à sa première bataille, sur les hauteurs de Staouéli; il expire entre les bras de l'aumônier, auquel il lègue sa mère et sa sœur. En parcourant les papiers d'Eugène, le prêtre apprend enfin le secret de leur naissance. Eugène et lui étaient frères, et cet attrait irrésistible qui les entraînait l'un vers l'autre n'était autre chose que la voix mystérieuse du

(1) Paris, 3 fr.; par la poste, 3 fr. 60. Chez Charles Doniol, 29, rue de Tournon.

(1) Paris, 3 fr. 50; franco par la poste 4 fr. 60. Chez Julien Lanier, rue de Bucy.

sang. L'aumônier revient en France, il va vers sa mère, à laquelle il apprend tout à la fois qu'elle a perdu son jeune fils et qu'elle en a retrouvé un autre, dont elle avait longtemps et amèrement pleuré la mort. Cette scène de reconnaissance, les combats de cette pauvre mère, ballottée entre une immense douleur et une immense joie, sont un des meilleurs passages du livre. Madame de Saint-Fabien, épuisée par de longs malheurs, meurt entre les bras de son fils, consolée, exhortée par sa voix pieuse, et l'aumônier après avoir assuré le sort de sa jeune sœur, pour laquelle il est à la fois un père et un frère, se dévoue aux missions de l'Algérie, et, fait prisonnier par les Arabes, il succombe martyr de sa foi et de son zèle apostolique.

Telle est la brève analyse de la partie romanesque de l'ouvrage de madame de La Rochère. Elle est pleine d'intérêt, d'émotion, et nous n'oserions lui reprocher que quelques légères invraisemblances, mais la partie historique a droit à tous nos éloges. L'auteur a fait précéder son livre d'une *Histoire de l'Algérie*, fort bien faite, fort bien dite, et puisée aux meilleures sources; le récit de la campagne de 1830, qui a conquis à la France ces riches provinces, est fait avec beaucoup de clarté et de précision, et se lie naturellement au tissu du roman, qui lui sert de passe-port. Nous citerons volontiers une scène où l'invention et la vérité se mêlent heureusement.

DEUX GRANDS DE LA TERRE.

« Maures, Juifs et Kouloughis circulaient paisiblement dans Alger; les boutiques s'étaient rouvertes; les marchands, accroupis devant leurs portes, attendaient les chalands; les Arabes, montés sur des ânes ou conduisant des chameaux, faisaient entendre, comme d'ordinaire, leur cri de laissez passer : *balek! balek!* (gare! gare!) Quelques Musulmanes, si soigneusement voilées qu'on ne pouvait apercevoir que leurs yeux noirs et brillants, se montraient dans les rues ou sur les terrasses des maisons; les Juives aux bras nus, au costume pittoresque, au visage découvert, vaquaient aux soins de leur ménage; en un mot, la ville avait déjà repris son aspect accoutumé, tant était grande la confiance des vaincus dans la parole des vainqueurs, qui avaient promis à tous sûreté et protection.

» L'abbé de Granville parcourait aussi dans tous les sens cette ville étrange, qui lui semblait d'abord n'offrir qu'une masse confuse de maisons, de casernes, de mosquées et de bazars, mais au milieu desquels il reconnut bientôt des rues étroites et tortueuses, qui, se transformant quelquefois en sombres tunnels par le rapprochement successif des étages supérieurs, devenaient alors impénétrables aux rayons du soleil... Le jour était sur son déclin, la brise du soir rafraîchissait l'atmosphère, et quelques Maures, accroupis sur le môle, paraissaient contempler une frégate française prête à mettre à la voile. Dès que les derniers rayons du soleil eurent éteints dans la mer, l'aumônier aperçut un Musulman à la barbe grisonnante, au visage noble et sévère, qui s'avavançait lentement vers le môle; il était suivi d'un grand nombre d'esclaves, dont les uns portaient des palanquins fermés et les autres marchaient sur deux rangs dans le plus profond silence.

» C'est Hussein! s'écrièrent plusieurs jeunes Français qui accouraient au port, afin d'assister au départ du dey d'Alger, s'embarquant pour Naples. Les Maures disséminés sur le rivage le regardaient d'un air de complète indifférence : pas un d'entre eux ne salua son ancien maître dans ce moment solennel. Gardes et courtisans avaient disparu sans retour : les batteries restaient muettes, aucun témoignage de sympathie, aucun appareil de souveraineté ne venait adoucir l'amertume de ce départ. Hussein cependant semblait supérieur à son infortune; rien dans sa démarche calme et digne ne trahissait l'agitation de son âme, mais lorsque, arrivé sur le rivage, il jeta un dernier regard sur ce palais qu'il habitait naguère, sur cette ville puissante où il avait si longtemps commandé en maître absolu, son cœur se brisa, et l'abbé de Granville, qui s'était approché très-près, aperçut de grosses larmes dans les yeux du monarque détroné. Le prêtre de Jésus-Christ comprit cette douleur, son âme compatissante en fut vivement émue, et à l'instant où le malheureux prince mit le pied dans la chaloupe, seul de tous les habitants d'Alger, il salua respectueusement celui dont une foule de courtisans, le front dans la poussière, mendiait naguère le plus léger sourire, et que tous abandonnaient lâchement au jour de la disgrâce...

» Jetant un dernier regard sur la *Jeanne d'Arc*, qui s'éloignait à pleines voiles, il s'engagea dans une rue longue, sinueuse, étroite, s'élevant en forme de rampe, qui le conduisit jusque sur la place de la Victoire, située au pied même de la Kasbah.

» Cette forteresse, bâtie en forme triangulaire, séparée de la ville par des murs épais, élevés et garnis de canons, ressemblait plutôt à une prison d'État qu'à un palais. L'aspect en était si lugubre que l'abbé de Granville se sentit attristé en franchissant le seuil de cette redoutable demeure. Il se trouva alors dans une vaste cour carrée, pavée de marbre blanc et entourée de galeries soutenues par des colonnes tores. Le général de Bourmont occupait l'ancien appartement de Hussein, situé au second étage, et composé de plusieurs pièces longues et étroites, ornées de riches tapis et de coussins brodés d'or et d'argent. Un sapeur conduisit l'abbé tout au bout de la galerie, vers un petit kiosque entouré d'un divan rouge, dans lequel le dernier dey venait autrefois prendre son café et fumer sa pipe dans ses heures de loisir, et il alla avertir le général : — « Faites entrer, dit celui-ci avec une certaine précipitation, mais sans quitter la table couverte de papiers sur laquelle il écrivait.

» Dès qu'il aperçut l'abbé : — « Monsieur l'aumônier, dit-il en lui offrant d'un geste de la main l'un des deux fauteuils dorés qui décoraient la chambre, je sais combien votre conduite a été noble et courageuse pendant toute la campagne, et j'ai voulu vous remercier, comme général en chef d'abord, et comme père en particulier, ajouta-t-il d'une voix où perçait malgré lui une douloureuse émotion, car je n'ignore pas que vous avez visité plusieurs fois mon pauvre Amédée à l'ambulance de Sidi-Ferruch; j'avais espéré qu'il pourrait vous témoigner lui-même sa reconnaissance, et je viens d'apprendre sa mort.

» En prononçant ces mots, le malheureux père ne put retenir ses larmes. — « Général, dit l'abbé, très-ému de cette douleur si légitime, je ne vous dirai pas qu'il vous reste trois autres fils braves et distingués

comme celui que nous regrettons tous, car je n'ignore pas que le cœur d'un père est tout entier à chacun de ses enfants; mais je vous répéterai ce que vous savez sans doute : le lieutenant de Bourmont est mort en héros chrétien. Pendant que le vainqueur de l'Algérie prenait possession de sa brillante conquête, son fils, plus heureux encore, entra triomphant dans le ciel!

« — Je le crois comme vous, monsieur l'abbé, reprit le général après un moment de silence, et cette pensée doit consoler aussi sa pauvre mère. D'ailleurs, il est noble, il est beau de mourir au champ d'honneur, en laissant après soi de glorieux souvenirs qui rejailliront sur ma famille entière, car la France me saura gré, je l'espère, de cette magnifique conquête payée du plus pur de mon sang!

« — La France!... reprit l'aumônier en tressaillant et en levant au ciel ses yeux qu'il y tint longtemps attachés avec une expression indéfinissable de trouble et de surprise; la France, dites-vous? Ah! n'attendez ici-bas ni reconnaissance ni consolation! Dieu seul est toujours juste, général, parce que lui seul est tout-puissant, et c'est en Dieu qu'il vous faut chercher la force et l'espérance, aujourd'hui comme au jour d'une plus grande affliction.

« — Que voulez-vous dire, monsieur? répondit M. de Bourmont, péniblement impressionné par ce discours. »

« L'on frappa vivement à la porte. M. de Bourmont donna l'ordre d'entrer et reçut avec un empressement visible les dépêches de France qu'on lui apportait.

« L'abbé de Granville s'était levé et se disposait à sortir, lorsque M. de Bourmont l'arrêta : — « Attendez un instant, lui dit-il, il me reste quelque chose à vous dire. »

« Le prêtre s'inclina en signe d'obéissance, et se retira dans le marabout garni de divans, dont la lucarne entr'ouverte lui laissait apercevoir la Jeanne d'Arc qu'un vent contraire retenait dans la rade. Saisissant alors une lunette d'approche, qui se trouvait à sa portée, il lui sembla reconnaître le dernier souverain de l'Algérie debout sur le pont, les bras

étendus vers son ancienne capitale, comme si, au moment de la voir disparaître sans retour, il eût voulu la presser sur son cœur déchiré. — Pauvres grands de la terre! murmura l'aumônier. Hussein, l'heure de l'humiliation a déjà sonné pour toi; bientôt d'autres personnages, aujourd'hui plus puissants que tu ne le fus jamais, mangeront comme toi le pain amer de l'exil! »

On sait combien cette prédiction fut vérifiée, et quelle chute éclatante accabla et le vainqueur de l'Algérie et le vieux roi qui avait attaché ce beau fleuron à la couronne de France et le royal orphelin emporté dans les tempêtes des révolutions. Une autre dynastie a passé, mais l'esprit national, demeuré entier parmi tant d'orages, a su conserver à la France la plus magnifique conquête des temps modernes.

Nous espérons que nos lectrices et leurs frères voudront connaître l'intéressant et bon travail de madame de la Rochère, et nous leur annonçons avec joie que la collaboration de l'auteur de *Caroline de Ter-ville* (1) et de *L'Aumônier du Régiment* est dorénavant acquise à notre journal.

HUBBARD,

NOUVELLE,

Par M. Léon de LA ROCHÈRE (2).

Hubbard, nouvelle chrétienne, est un début plein de promesses. Ce récit, emprunté au premier siècle de l'ère chrétienne, retrace les grands souvenirs du christianisme, la charité, le courage de nos pères dans la foi, vivifiantes images, salutaires leçons dont l'âme ne se lasse jamais, et qui sont une mine inépuisable de bonnes pensées, de récits dramatiques et de sages enseignements.

M. F.

(1) Voyez *Journal des Demoiselles*, année 1854, p. 197.

(2) Paris, 1 fr. 50; franco par la poste, 2 fr. Chez Julien Laugier.

Littérature Etrangère.

TRIONFO DELLA DIVINITÀ.

Beati spirti, che nel sommo coro
Si troveranno, o trovano in tal grado
Che sia in memoria eterna il nome loro.

O felice colui che trova il guado
Di questo alpestro e rapido torrente
C'ha nome vita, c'ha a molti è sì a grado!

Misera la volgare, e cieca gente,
Che pon qui sue speranze in cose tali,
Che l tempo le ne porta sì repente!

O veramente sordi, ignudi, e frali,
Poveri d' argomento e di consiglio,
Egri del tutto, e miseri mortali!

LE TRIOMPHE DE LA DIVINITÉ.

FRAGMENT.

Heureux les esprits qui trouveront ou ont trouvé déjà leur place dans le chœur céleste : leur nom sera consacré à jamais.

Heureux qui trouve un gué pour franchir ce torrent impétueux et rapide qu'on appelle la vie; cette vie si chère à tant d'hommes!

Malheureux le vulgaire, aveugle la foule qui fonde ses espérances sur des choses que le temps emporte si vite!

O misérables mortels, véritablement sourds, nus et fragiles, sans raison, sans conseil, et malades!

Quel che'l mondo governa pur col ciglio
Che conturba, et acqueta gli elementi :
Alcui saper non pur'io non m'appiglio ;

Ma gli Angeli ne son lieti, e contenti
Di veder delle mille parti l' una ;
Ed in ciò stanno desiosi e' intenti.

O mento vaga al fin sempre digiuna :
A che tanti pensieri ? Un' ora sgombra
Quel che n' molt' anni appena si raguna.

Quel che l'anima nostra preme, e' ngombra
Dianzi, adesso, ier, diman, mattino, e sera,
Tatti in un punto passeran, com' ombra.
PÉTRARQUE.

Le vrai bien, c'est celui qui d'un simple mouvement de ses yeux gouverne le monde, qui soulève et apaise les éléments, et que je m'applique à connaître.

Les anges sont heureux et satisfaits de voir quelqu'une de ses parties ; c'est à cela seulement qu'ils aspirent.

O esprit humain, toujours inquiet, jamais rassasié, pourquoi tant de rêves ? Une heure suffira pour détruire ce qui avait pu à peine être rassemblé en bien des années.

Ce qui occupe et remplit nos âmes, le passé, le présent, hier, demain, le matin, le soir, tout cela passera en un moment, comme une ombre.

Mlle LOUISE MERCIER.

EXCURSION DANS LES MARAIS DE L'OUEST.

LA BRYÈRE

I.

C'était la saison des bains de mer. Les malades se pressaient avec moi sur le pont du paquebot qui descendait la Loire, et beaucoup se sentaient déjà guéris, tant la brise océanienne a de puissance, surtout lorsque l'imagination se charge de l'aider.

Bien que j'eusse vingt fois parcouru la Loire, j'admirais comme nouveau ce spectacle magnifique. Large comme un bras de mer, rapide comme un torrent, elle courait entre ses deux rives, dont l'une se parsemait de bois qui forment une couronne aux côtes et descendent jusqu'au fond des vallées, et dont l'autre, plus plate, avec son horizon de blancs villages aux toits de tuiles, s'étend au loin en prairies, plus mélancoliques que riches sous leurs chétives parures de saules blancs, d'oseraies et de roseaux. De distance en distance, la prairie s'élève, et sur ces collines qui baignent dans le fleuve leurs pieds de sable fin, l'industrie humaine a établi son règne. Les forges de la Basse-Indre mugissent sur la rive droite, et le tonnerre des enclumes prolonge sur l'eau ses échos formidables. A gauche, c'est le sifflement des roues à vapeur de l'usine d'Indret ; au loin la rumeur des rades et le bruit des constructions.

Le paquebot, cependant, dévorait les flots et l'espace. Il y avait alors sur la Loire cette chose hideuse et incommode, en vigueur sur les fleuves aussi bien que sur les routes, et que les voyageurs ont appris à connaître partout sous le nom de concurrence. Cela consiste sur terre à les enlever à leur déjeuner, au moment précis où l'espoir de se reconforter un peu des abstinences forcées du voyage leur semblait enfin être devenu une réalité ; sur eau, cela se borne à risquer leur vie ; le tout sous prétexte de leur faire gagner du temps. Quelques dames, sur le pont, manifestaient déjà leur inquiétude de la précipitation insensée de notre course. L'équipage ne s'en troublait guère ; le chauffeur n'en jetait pas moins le charbon à pleines pelles dans la gueule du monstre qui nous emportait ; tandis que le capitaine, armé de sa longue-vue, examinait à l'horizon si quelque concurrent n'ar-

rivait point à toute vapeur pour lui disputer le prix de la vitesse. Pour nous, qui aimions à penser que notre heure n'était point encore venue, nous n'avions pas détaché nos yeux du paysage. L'aspect du fleuve et de ses rives se transformait pourtant, et toutes les tristesses de la nature avaient remplacé peu à peu les splendeurs de l'heure précédente. Sur ces terrains amollis et humectés, sur cette eau jaunâtre, le soleil ne rencontrait plus les mêmes reflets, et les rieuses clartés du matin s'étaient effacées.... Le fleuve, plus lent, coupé sans cesse par des îles de jonc, poursuivait son cours avec effort entre deux savanes immenses, deux prairies presque sans limite, dont la froide couleur attristait l'air et les cieux. Cet air s'imprégnait autour de nous d'une chaleur moite ; nous touchions à la région des marais dont nous découvrons au loin les flaques boueuses et la fausse verdure. Tout cela était beau encore de grandeur et de désolation. Le paysage seulement avait pris cette physiologie sombre et monotone qu'on rencontre aux embouchures des grands cours d'eau, comme si ces fleuves, si gracieux et si riants d'ordinaire dans leur cours, avaient la conscience de leur perte prochaine, et sans retour, au fond des abîmes de l'Océan.

Peu à peu cette mélancolie singulière de toute la nature me gagna ; mes yeux se lassèrent de ces grandes choses de Dieu qu'ils fixaient depuis trop longtemps, et se reportèrent comme d'instinct sur les petites choses des hommes. Je me surpris à examiner, sans trop y songer encore, mes compagnons du paquebot. Hélas ! la triste ressource contre l'ennui qui me menaçait ! Les futurs baigneurs étaient là ; tous, se pressant, se heurtant, se parlant peu, ne s'observant pas davantage, sérieux, inquiets et compassés... « Tant de maussaderie, pensais-je, peut-elle bien se peindre chez tous ces gens voués au plaisir, et tous y marchant pour quinze grands jours, trente, peut-être, ordonnance en main » ?

Mes compagnons, en effet, ne semblaient songer qu'au lendemain, pour lequel ils faisaient en eux-mêmes une provision de bonne humeur ; mais qu'ils cachaient soigneusement ce que déjà ils en avaient amassé !

J'aperçus enfin une aimable physionomie, la première entre deux cents ! C'était celle d'un homme mûr, presque un vieillard, qui se tenait debout à côté du pilote. Il était d'une haute stature, que l'âge avait été jusque-là impuissant à ployer ; sa chevelure entièrement blanche, et de nobles rides évidemment creusées par le travail, disaient seules qu'il eût vécu pendant un demi-siècle de la vie généreuse et pénible d'un savant. Mais son regard, en revanche, était encore vif, son geste juvénile. A le voir pour la première fois, un observateur se fût dit : « Cet homme est grand parce qu'il a beaucoup pensé, parce que ses pensées ont satisfait son cœur et son intelligence, sans y éveiller d'orgueilleuses passions. »

Pour moi, j'avais reconnu en ce beau vieillard l'un des professeurs les plus illustres de nos facultés. Je m'approchai de lui, sous l'ingénieux prétexte de m'enquérir auprès du pilote de quel point soufflait le vent.

Mais le malheur s'était décidément attaché à moi. A l'instant où j'ouvrais la bouche pour en faire sortir cette spirituelle question, une subite mauvaise humeur venait rembrunir le front de mon héros.

Lui aussi, pensai-je, oh ! c'est trop !

« Et vous connaissez bien le pays, disait-il ?

— Nord, nord-est, répondait le pilote... Ah ! ma foi, monsieur, c'est un vilain canton.

— Toujours la même réponse, murmura M. B... ; c'est là tout ce que vous savez ?

— Sainte mère de Dieu, s'écria le pauvre homme, que voulez-vous donc que je vous dise ?

— Rien, fit brusquement son interlocuteur. Il s'éloignait, lorsque ses yeux tombèrent sur moi. A toutes ses autres qualités, l'illustre professeur joignait sans doute une grande mémoire, car il me reconnut du premier coup :

— Ah ! fit-il, avec une joie qui me charma et me rassura tout ensemble, ah ! voici un des miens... et un enfant de la Loire, tout va bien. Vous connaissez cette vaste région de marais, ajouta-t-il, en étendant le bras vers le nord... Vous connaissez La Bryère ?

— Je l'ai souvent traversée.

— Allons, reprit-il avec la même gaieté, ce maudit pays-là va m'être enfin découvert. Je ne pense pas qu'on y voyage en diligence, ni même en chameau. Nous irons donc à pied. Pour mon guide, continua-t-il en me frappant sur l'épaule, je l'ai trouvé, et je vous usurpe. Veuillez supposer pendant deux semaines que vous n'ayez rien à faire... Débarquons au plus vite... et marchons. »

C'est donc d'après cette grande autorité que nous raconterons ce sauvage pays, jeté comme un ressouvenir de malheur au milieu d'une de nos contrées les plus florissantes, ce reste de désert oublié par la civilisation, et peuplé pourtant par des hommes.

II

Il y a trois parties de la France, quatre au plus, qui dans toutes les imaginations des touristes jouissent en vérité d'un révoltant monopole. Celles-là seulement sont curieuses et méritent d'être étudiées. La Normandie, par exemple, est fertile : donc elle est chez nous le type unique de la fertilité, et la Limagne d'Auvergne n'est rien qu'une plaine inféconde et nullement labourée. La Touraine n'a-t-elle point passé de tout temps pour le pays du rien faire et du bien vivre ?

Le ciel n'y est-il pas plus beau qu'ailleurs, et n'y a-t-on pas toujours parlé le plus pur français ? Donc en Limousin le bleu de firmament est chose inconnue ; il ne pleut pas seulement dans ce bon pays de M. de Pourceaugnac, il y grêle toute l'année ; en dehors de l'enceinte sacrée du collège impérial de Limoges on n'y mâchonne que du patois, et on n'y a jamais mangé de poulardes qu'à la sueur de son front. L'imagination des voyageurs est-elle émoussée ? Sont-ils las de la richesse et du calme ? Veulent-ils du pauvre, de l'affreux, de la mélancolie, de poignantes émotions ? oh ! alors ils ont la Sologne. La Sologne, ce classique pays du malheur et des arbres rabougris, le seul où l'homme soit chétif et toujours mourant, et où la mort soit la moindre de ses misères.

Entre la Loire et le chaînon des collines descendant du Maine, qui terminent à droite la ceinture du fleuve et forment à gauche le contre-fort du bassin de la Vilaine, s'étendent de vastes savanes marécageuses. L'aspect de ce triste pays est celui d'un entonnoir immense, et rappelle l'entrée bourbeuse du Tartare antique et les replis noirs de l'Achéron. Le sol formant deux pentes opposées, d'un côté, à partir des bords de la Loire, de l'autre à partir des collines, se creuse sans cesse au milieu. Chaque hiver, l'inondation s'élève du fleuve et se précipite sur la première pente : la Loire est rentrée depuis longtemps dans son lit, les prairies qui la bordent sont à sec, quand la plaine inférieure est encore un vaste lac.

Sur les rares ondulations du terrain qui sont alors autant d'îlots ; l'hiver à peine au-dessus de l'inondation ; l'été au milieu de vases reverdies, se presse dans ses cabanes une population hâve, fiévreuse et souvent affamée. Assis sur le bord de ces îlots, le Bryéron contemple avec anxiété les canaux engorgés, les tourbières envahies et la lenteur des eaux. L'eau seule en se retirant lui rendrait son travail et le pain de sa famille, car le pays n'a qu'une industrie, l'extraction de la tourbe ; mais avant que les tourbières ne soient exploitables au milieu de l'été, il faut que le soleil ait pompé les restes de l'inondation, qui ne peuvent s'infiltérer dans ce sol imperméable. L'eau pour s'écouler n'a qu'une voie : c'est une maigre rivière, le Brivé, qui rampe à travers la plaine entre deux rives plates et sans défense. En vain les canaux essaient-ils de s'y décharger, ils n'atteignent pas même à son niveau ; elle est plus basse que la Loire, qui semble ne recevoir qu'à regret son misérable tribut : une crue insensible dans le fleuve, un orage, une forte marée, encore une fois tous ces cours d'eau se refoulent les uns les autres ; de nouveau, les canaux se gonflent, les bassins inférieurs se remplissent et deviennent trop étroits pour la masse qui s'y précipite ; l'inondation recommence, et le Bryéron confiné dans ses îles n'échappe un instant à la fièvre que pour redevenir la proie de la faim.

Cependant la beauté de ces mornes espaces est grande encore, lorsqu'un vrai printemps, les mettant enfin à sec, les recouvre de son tissu de fleurs. Nulle part, on le sait, la végétation ne se montre plus active et plus riche que dans les marais ; les plantes les plus éclatantes y ont été semées par la nature, comme autant de consolations qu'elle a données aux yeux quand l'âme pourtant reste sombre. Le marais est la patrie des glaïeuls et des iris, et le terrain mouvant et humide aimé des beaux liliacées ; les plus brillantes

couleurs s'y marient à la surface des eaux, l'air lui-même s'y charge de parfums.... Tout cet éclat, toute cette pompe passagère c'est pour le malheureux habitant du pays la fête de la fièvre. Il songe vaguement que cette vie multiple des fleurs et des insectes est sortie tout entière de la mort de la précédente saison. Il regarde. Que voit-il ? Au point où le marais cesse de dérouler son tapis luxuriant, la désolation qui commence, et les nappes des prairies voisines s'effaçant par degrés, jusqu'à ce qu'elles arrivent à ces teintes indécises qui signalent l'infécondité. La ceinture du marais est le cadre terni destiné à faire ressortir sa beauté perfide, beauté d'un jour ou d'une demi-saison. L'été vient; sous ces plaines de fleurs la décomposition commence au premier regard du soleil; ces milliers de calices se ferment et retombent, ces milliers d'insectes meurent; et des effluves délétères s'échappent de ce vaste champ de mort, portées sur le vent lourd de la nuit. Plus de repos alors pour le misérable habitant de ces régions condamnées; l'inquiétude l'attend au chevet du lit de ses enfants, la maladie le guette à son tour au chevet du sien. Désormais l'hiver et l'inondation deviennent son salut.

Il est probable pourtant que le sourire de Dieu s'entr'ouvrit autrefois sur ces campagnes et qu'alors elles étaient au moins habitables. Le cours du Brivé, moins resserré sans doute, laissait aux eaux un plus facile écoulement, et ces marais désolés où il charrie péniblement son limon ont pu être de grasses prairies.... La Bryère qui occupe aujourd'hui la plus grande partie de l'arrondissement de Savenay, avait alors comme toute la Gaule sa cuirasse impénétrable de forêts. Tous les jours la fouille en retire encore des vestiges; ce sont les squelettes immenses de chênes deux fois séculaires, de magnifiques merisiers auxquels le temps et leur ensevelissement dans les tourbes ont donné une couleur noire et une dureté susceptible du plus beau poli. Les savants des localités environnantes n'ont point su satisfaire leur imagination avec ces débris d'une nature si puissante; ils ont voulu rencontrer dans la Bryère les traces d'une civilisation antique. L'un d'eux s'appuyant fort à propos de Ptolémée a reconnu dans Montoire, la misérable capitale du pays, l'ancien *Portus Brivates* où mouillèrent, dit-il, les flottes de César. Remarquez en passant qu'il n'est pas en Bretagne de cours d'eau inoffensif où la tradition n'ait fait pénétrer ces redoutables flottes de César, qui ne monta jamais, peut-être, que de misérables coques de noix.... Montoire, dont nous venons de parler, est d'ailleurs en dépit des savants le point le moins malheureux du canton, le bourg est situé non loin de l'embouchure de ce triste Brivé, au sommet d'une chaîne de prairies que les eaux ne recouvrent jamais entièrement. Il n'est pas sans commerce et produit même les plus beaux ânes de la province (qu'on nous pardonne de prononcer ici, en bonne compagnie, le nom de cet animal si patient pourtant et si fort calomnié), et à un quart de lieue au dessous du bourg, à Mélanges, peuvent encore remonter quelques légers chasse-marrée. Tout ce côté enfin est un peu mieux pourvu que le reste des choses nécessaires à la vie. Ce qu'on y fait peut à la rigueur s'appeler vivre, mais plus loin!....

Aucun des gros bourgs de la Bryère ne s'est du reste formé au centre du pays, Saint-Joachim excepté, que nous décrirons tout à l'heure. La malheureuse

contrée est comme reniée de ses propres fils. Donges, ancien marquisat féodal, dont le seigneur n'a jamais pu se vanter de rendre ses vassaux heureux, Donges est resté à l'est. Pontchâteau s'est assis sur les premières collines et voit à ses pieds, dans un lit profondément encaissé à cet endroit, le Brivé filtrer paresseusement à travers les dernières vases. En revanche, dans l'intérieur du canton pullulent des hameaux aux huttes toutes remplies. Chose pénible à penser, la population s'accroît dans le marais. Il n'y règne pourtant, à ce qu'il semble, que l'hérédité de la douleur. La naissance d'un enfant n'y est point une joie, la mort de l'homme n'y est point une catastrophe. On sait le pleurer, on n'ose le plaindre. A quarante ans le Bryéron est vieux, et l'idiotisme deviendrait ensuite l'unique condition de sa longévité. L'action de l'air sur son être est en effet semblable à celle du temps sur les ouvrages des hommes, lente mais fatale.

Pour bien connaître l'habitant de ce canton maudit, il faut le voir glisser sur les canaux dans sa *toue*, remuant sa gaffe avec effort, tremblant sur ses membres amollis, les cheveux plats, la barbe rare et sauvagement hérissée, la face livide, l'œil sans vie. Le malheureux va vendre sa tourbe pour en rapporter de *quoi vivre*. Sa résignation singulière, dont l'apparence est toute bestiale, s'explique en un seul mot: Vivre, pour lui c'est la loi de Dieu. Il nous faudrait, en effet, la plume d'un poète religieux pour peindre avec vérité le mysticisme sublime qui règne au fond de ces campagnes: ces demi-sauvages sont presque tous de purs chrétiens. Il en est cependant à qui la fièvre a tout enlevé, jusqu'à l'exercice du sentiment de la foi, mais le plus grand nombre sait croire et prier, et leur misère même est comme la prière instinctive qu'ils élèvent sans cesse vers Dieu. Certes, il n'est aucune gravité de politique ou de savant qu'on puisse comparer à la leur. On la prendrait volontiers d'abord pour l'impuissance ou le mutisme de leurs cœurs flétris et de leurs pensées absentes; cependant, elle n'est chez eux qu'une habitude de l'âme. Ils la portent partout et même ils ont l'innocente vanité d'en faire assaut dans leurs relations ordinaires. Leurs querelles sont souvent terribles, mais peu bruyantes; leurs vices mêmes (car quelques-uns en ont) sont muets; là l'ivrogne ne sait pas mieux se cacher qu'ailleurs, mais il se tait. Au sein de sa famille, le bryéron parle peu et lentement: jamais il ne tutoiera ni sa femme ni ses enfants, et ce ne sera qu'en présence d'un événement heureux ou malheureux, décidant de leur sort, qu'il leur accordera silencieusement un baiser. C'est aussi froidement qu'il les voit mourir; mais il n'a point songé à les sauver, et là, est son crime. Sa résignation est fausse, car il ne se résigne qu'à vivre: il devrait, Dieu aidant, se résigner à combattre; il pourrait résister à la fièvre, vaincre les marais, forcer la terre à le nourrir, relever son front et son courage, racheter son intelligence et sa vie: il ne le tente pas. Il espère, il ne s'efforce point, et peut-être ne saura-t-il jamais travailler.

III

Nous avons débarqué à Donges. Là nous n'apercevions encore que ces éternelles prairies, étendant sur des pentes toujours croissantes leurs longues nappes souillées. Les derniers rayons des canaux traversaient

en partie la plaine; çà et là quelques flaques dormaient sous les roseaux; des jonnières coupaient le chemin où nous marchions, et plusieurs fois, en cueillant une fleur sur le bord des fossés, je sentis la terre céder sous mes pas. Le vent nous apportait les lourdes bouffées du marais; nous y touchions, et bientôt nous commençâmes d'y entrer pour arriver vers le soir à Saint-Joachim.

Saint-Joachim domine toute une région de marais, où les canaux et les *mollières* sont si fréquents que l'aspect général est celui d'un lac. La partie haute du bourg est assez propre et bien bâtie; il y a des propriétaires à Saint-Joachim !. Propriétaires de quoi ? Des ormes d'une belle dimension ombragent les abords de l'église, et forment une avenue qui monte jusqu'à la cime de la colline, d'un côté, et descend de l'autre jusqu'aux dernières maisons. L'impression que l'on ressent en gravissant la hauteur est assez gaie, parce qu'on ne voit rien que le ciel, les ormes et quelques vignes coquettes; mais il faut bien redescendre, et le spectacle alors est changé. L'haléine du marais devient trop prochaine; aux arbres succèdent des squelettes branchus, qui méritent à peine le nom d'arbustes. Au lieu des maisonnettes qui souriaient sous les treilles, on n'aperçoit plus que de hideuses cabanes, construites souvent en boue desséchée, quelquefois sans fenêtres, à peine recouvertes d'un mauvais chaume ou de tuiles brisées. Près des trous carrés qui leur servent de portes, des enfants grêles et mornes essayaient de jouer, en se traînant sur les mains. Nous avons demandé leur âge; ils avaient cinq ans, et ne marchaient pas !

Il y avait à Saint-Joachim une auberge; dans cette auberge une sorte de garçon ou de factotum, qui ressemblait assez bien au Caliban de Shakespeare, et qui pourtant, n'ayant jamais examiné dans un miroir la façon peu géométrique dont il était construit, assurait fièrement aux étrangers qu'il avait été soldat. Il nous parla d'abord du grand Kléber, qui avait pris Constantine, et, comme il nous vit sourire, il fut si content de nous qu'il nous offrit aussitôt ses services et toute sa personne, y compris ses jambes de Poucet. J'allais le remercier bien obligeamment, lorsque M. B... me pressa le bras: mon compagnon désirait visiter une de ces cabanes que nous avions si tristement contemplées au bas de la colline, et il pensait avec raison que notre Caliban connaissait tous les habitants du bourg. Cinq minutes après nous étions en chemin: Caliban, que notre fantaisie avait d'abord étonné, et qui nous regardait de temps à autre en grimaçant avec une nuance d'ironie, sembla pourtant comprendre sa mission, en nous arrêtant devant la plus misérable de toutes ces masures. Un silence si étrange y régnait que nous hésitâmes un instant; poussant enfin quelques planches disjointes, nous nous trouvâmes dans l'intérieur de la maison.

Devant la cheminée, une femme était assise; repliée sur elle-même, les coudes appuyés sur ses genoux, elle grelottait malgré la chaleur de la saison. Un noir feu de tourbe se consumait lentement dans le foyer, de l'autre côté duquel sommeillait un vieillard si terne et si appauvri que, lorsqu'il s'éveilla en sur-saut au bruit de nos pas, je tressaillis croyant voir s'agiter un cadavre. La jeune femme se leva avec un peu d'effort, et je restai alors tout surpris d'avoir aperçu sur son visage un vrai sourire...

« Bonjour, la Marguerite, » fit notre cicérone.

La jeune fille nous salua; le vieillard idiot crut devoir faire comme elle, et nous fit entendre un grognement qui signifiait un bonjour; puis il s'assoupit de nouveau.

Caliban, après tout, était un bon monstre, et en réalité il portait un nom des plus chrétiens; il s'appelait Christophe. Il s'était approché de Marguerite et lui prodiguait des attentions vraiment délicates: il y avait dans son geste et dans son regard autant d'admiration naïve que d'intérêt, et je crus deviner qu'à ses yeux la pauvre enfiévrée n'était rien moins que la perle du canton. M. B..., de son côté, s'était assis près de la jeune fille, l'interrogeant avec une douceur touchante, étudiant à la fois la santé de ce jeune corps étioilé et de cette âme qui devait être belle, s'il fallait en juger par la singulière pureté de son visage. C'était une chose étrange à voir, dans ce cadre lugubre et enfumé, que cette beauté semblable à celle d'une vierge byzantine... Mais on lisait sur ces traits fins et déprimés par le mal, une plainte si discrète et pourtant si vive, que je me sentais souffrir de la regarder.

Tandis qu'avec sa science miséricordieuse M. B... consolait l'affligée, je me mis à inspecter la mesure avec tant d'attention apparente que le vieillard réveillé une seconde fois en prit de l'inquiétude. La chaumière n'était qu'une longue pièce ouverte sur les deux faces par deux portes, amies des courants d'air. Le plafond qui séparait cette salle basse du grenier n'était formé que de tringles de sapin réunies avec de la pierre franche mêlée de paille hachée; il était effondré d'ailleurs en plus d'un endroit. Malgré cette ruine, l'intérieur était propre; la terre pètrie sur laquelle on marchait avait été soigneusement balayée le matin, et les meubles de chêne accusaient le frottement le plus énergique dont la main débile de Marguerite fût encore capable. Dans le haut de la pièce s'élevait la vaste cheminée, et de chaque côté s'élevait un triple étage de lits superposés, adossés exactement au mur et entourés d'un même rideau de serge verte. Sur quatre de ces lits, je remarquai une couronne d'immortelles, et je n'eus pas de peine à deviner le reste. La chaumière avait été le tombeau d'une famille aux trois quarts éteinte; rien ne pourrait donner une idée de la tristesse qu'y répandaient ces quatre couches veuves. Marguerite me surprit à les contempler, et pleura.

Quelques minutes après, nous sortions de la chaumière. M. B... se mit à interroger Christophe, et voici ce que celui-ci nous apprit: les quatre frères de Marguerite s'étaient éteints l'année précédente, elle restait seule et sans défense contre le mal qui l'atteignait à son tour; la fièvre et la misère avaient fait alliance contre la fleur des marais.

« Son père est donc bien pauvre? demanda M. B....

— Non, répondit Christophe; il cache son argent... mais la Marguerite sera peut-être *ensauvée* si elle se marie. Tenez, voilà son accordé. »

A ce moment, un homme en costume de marin, grand, svelte et robuste, passa près de nous si vivement qu'il heurta le malingre Christophe, tout en lui lançant un bonjour cordial d'une voix bien mâle et bien pleine.

« A la bonne heure, grogna Christophe en se rasurant sur ses petites jambes, en voilà un qui nous aime... C'est égal, ajouta-t-il, s'il emmène la Mar-

guerite à Méans, loin des marais et près de la mer, ils vivront cent ans tous les deux.

— Dieu le veuille, » fit M. B....

Nous remontions vers le haut du bourg, lorsque sur le seuil d'une autreasure que la branche de houx suspendue au-dessus de la porte indiquait pour une auberge, nous aperçûmes quatre hommes arrêtés. Leurs gestes indiquaient une querelle, mais ils ne proféraient presque aucune parole; l'un d'eux tenait en main un verre plein d'un clair suspect, et il était évident que les autres le lui disputaient vivement.

« C'est celui qui n'a pas payé qui veut boire, nous dit Christophe du ton d'un aubergiste indigné. Ils sont à quatre pour avaler un verre... Ça fait pitié. »

La querelle s'échauffait. Tout à coup nous vîmes les quatre buveurs se séparer d'un même mouvement et s'éloigner d'un pas rapide et honteux, laissant là leur verre et leur débat. Nous nous retournâmes... Le curé du bourg passait derrière nous... Christophe se mit à sourire... « Hélas! lui dit le prêtre, je n'arrive pas toujours à temps. »

« L'ivrognerie et l'avarice, me dit M. B..., sont donc les deux vices du pays! Il faut moins blâmer les coupables que les plaindre! N'est-ce point la misère et la crainte de manquer du pain quotidien qui les fait avarés? n'est-ce pas la douleur dont ils viennent chercher l'oubli au cabaret? Leurs vertus d'ailleurs sont grandes. Cette jeune fille que nous venons de visiter est sublime de résignation et de vraie foi. Voyez-vous, tout ce pays souffre, et je suis sûr que Dieu l'aime. »

IV

Le lendemain, nous quittons Saint-Joachim pour continuer notre exploration. Nous visitâmes pied à pied les soixante-dix mille hectares de marais qui composent la Bryère; nous en vîmes tous les hameaux et tous les bourgs. M. B... ne se lassait point malgré son âge, et lorsque je lui témoignais mon admiration : « La vie est courte, me répondit-il, l'art est long, l'occasion est fugitive... Toute ma science est de la saisir. »

Un jour il m'annonça pourtant que son but était atteint, que toutes les manifestations morbides que développait ce sol maudit lui étaient désormais connues. Nous étions alors au commencement d'août, et notre voyage s'était prolongé tout un mois.

« Nous avons vu bien des tristesses, me disait l'illustre professeur, nous avons essuyé bien des fatigues, et bien des souffrances intimes se sont élevées en nous comme les échos des souffrances d'autrui que nous avons étudiées. Il me semble que le ciel nous doit avant notre départ quelque scène heureuse ou gaie pour réchauffer un peu notre cœur. »

A l'instant où il me parlait ainsi, nous entrions à Méans, petit port situé, comme nous l'avons dit, à l'embouchure du Brivé. Le ciel était radieux, l'air d'une pureté parfaite; il semblait vraiment qu'aucune impression mauvaise ne pouvait résister ce jour-là à la chaude caresse du soleil. Aussi ne nous étonnâmes-nous point d'abord d'apercevoir dans Méans un air de fête. Cependant les beaux habits avaient été tirés des armoires où ils dorment d'ordinaire : les femmes, parées de leurs coiffes à barbes flottantes, de leur camisole blanche, de leur courte jupe en bure rayée, s'avangèrent par la rue du bourg, toutes majestueuses et satisfaites. Un mouchoir à *ramages* complétait leur

costume quelque peu disparate et voyant, et les hautes coquettes de l'endroit hasardaient sur leur col une croix d'or, mais d'or si vrai, que dame Avarice, la mauvaise fée du pays, s'en était voilé la face. Les hommes, de leur côté, riaient et chantaient en marchant auprès d'elles. Malgré la tristesse de leur costume, leur veste de bure et leur patalon rayé, avec le chapeau à larges bords sous lesquels se noyait leur tête chétive, eux aussi ils apportaient tout leur cœur à la fête. Nous allions assister à une noce.

La noce passa bientôt auprès de nous, marchant en bon ordre vers l'église, avec les ménestriers et le joueur de vèze en tête. L'épouse n'avait ajouté au costume de la Bryère qu'un long voile blanc et le bouquet mystique attaché sur le cœur; elle était conduite par son père, et derrière elle marchait l'époux, conduisant à son tour la mère de famille la plus âgée. L'accordée n'était pas jolie, mais grande et robuste, et c'était bien là la véritable mère qu'il convenait de donner à une race de marins... L'époux, en effet, portait le costume de la mer; tout son mérite à lui consistait dans l'expression de franchise et de bonne humeur qui animait ses traits. Il fallait le voir s'agiter au bras de sa vieille commère et se retourner sans cesse vers la troupe des filles et des garçons d'honneur parés d'immortelles, mêlant son gros rire au bruit joyeux de toute cette jeunesse. Et le rire alors de gagner toute la noce : ce jour-là c'était une bonne fièvre qui régnait dans le pays.

Au sortir de l'église, tandis que la mariée s'arrêtait sous le porche à recevoir de chacun le baiser de paix et d'amitié, l'époux se dirigea lentement vers nous. Le brave marin tournait et retournait entre ses mains son chapeau ciré; il hésitait, il rougissait comme l'eût pu faire sa femme, et peu s'en fallut qu'il n'oublât le compliment hospitalier qu'il avait résolu de nous débiter à tous deux... Enfin, désormais nous étions de la noce; enfin, nous allions coudoyer des heureux! Aussi ce fut de tout notre cœur que nous remerciâmes notre rustique amphytrion. M. B... voulut, lui aussi, offrir le baiser à la mariée, qui le reçut en tremblant, car le savant avait à son insu des airs de prince. Le père de l'époux, vieux loup de mer qui avait passé la ligne et qui avait plus d'expérience, se contenta de nous donner la main. Bientôt nous entrions avec toute la noce dans la maison conjugale, où la fête du cœur et des estomacs était dignement préparée.

Là, nous eûmes le spectacle et les bénéfices de la joie commune, et il nous faudrait deux volumes pour décrire toutes les scènes consolantes ou comiques qui vinrent enfin nous distraire de nos habitudes récentes de tristesse. Ce fut d'abord l'instant des *cadeaux*, puis celui des harangues, enfin l'aumône, que les époux sur le seuil de la maison distribuèrent aux pauvres des communes voisines, qui tous, jeunes et vieux, accouraient de tous les côtés, hurlant et piaillant à l'envi les louanges des *donneurs*. Tout cela dura bien deux heures; mais aussitôt que les coutumes furent satisfaites et la tradition suivie de point en point, on entendit courir dans l'assemblée un sourd murmure. C'était le repas qu'on réclamait.

La salle du festin s'ouvrit : ce n'était rien autre chose que l'aire à battre le blé, placée derrière la maison. Une tente avait été improvisée avec des voiles élevées sur des pieux; au-dessous régnait la table, disposée

en longueur, couverte de rôtis homériques, et d'une quantité de saucisses et de lard sous toutes les formes, dont l'apprêt avait dû faire bien des veufs et des veuves parmi les porcs et les truies du canton. La noce y prit place dans le même ordre qu'elle avait suivi pour revenir de l'église : les époux au haut bout de la table, les parents (on nous mit auprès d'eux), puis les garçons et les filles d'honneur, les ménestriers, tous les convives enfin, au nombre de cinquante ou soixante, et le repas commença. Le maintien y fut décent, la gaieté tranquille : le clairer qui circulait l'entretenait longtemps sans en lâcher trop l'essor. Quant à l'appétit, il fut royal ; les mets se virent engloutis avec un entrain tout campagnard, et la table nette en moins de rien. A peine l'avait-on quittée, faute d'y avoir encore à faire, qu'elle était enlevée comme par enchantement et que la salle du festin devenait celle de la danse.

Les ménestriers et le joueur de vèze avaient grimpé déjà sur l'échafaudage improvisé, ils préludaient, ils grimaçaient... l'impatience des danseurs paraissait moins grande que la leur. Quelque scène se préparait évidemment, qui n'était pas dans leurs attributions. Demeurés seuls dans le haut de la salle, les mariés semblaient émus, et nous mêmes nous nous sentions disposés à l'être ; sur cette assemblée tout à l'heure si joyeuse, quelque chose avait passé de grave comme un regret ou une réflexion. Bientôt toute la noce, qui s'était retirée près des portes, se mit en marche vers les mariés ; les vieillards et les commères montèrent sur les bancs du mieux qu'ils purent et en s'entraïdant, comme s'ils allaient assister à un spectacle ; les garçons et les filles d'honneur continuèrent seuls de s'avancer et formèrent un cercle autour des époux. Puis, se plaçant sur deux lignes, ils commencèrent à chanter alternativement et de chaque côté les strophes suivantes :

J' sommes venus ce soir du fond de not' village
Pour célébrer la fête de vot' mariage
A monsieur vot' époux
Aussi ben comme à vous.

Vous voilà pour toujours, madame la mariée,
Vous voilà pour toujours, oui pour toujours liée,
Avec un beau fil d'or
Qui n' délie qu'à la mort.

Avez-vous ben compris c' que vous a dit le prêtre ?
A dit la vérité comm' il vous fallait être :
Soumise à votre époux,
Et l'aimer comme vous.

Quand on dit son époux, souvent on dit son maître ;
I' n' sont jamais si doux comm' ils ont promis d'être,
Car doux ils ont promis
D'être toute leur vie.

Vous n'irez plus au bal, madame la mariée,
Vous n'irez plus au bal, ni aux jeux d'assemblée ;
Vous garderez la maison,
Tandis que nous irons.

Si vous avez cheux vous des garçons et des filles,
Veillez t'jours ben sur eux, qu'ils aillent ben à l'église ;
Vous en s'rez tous les deux
Responsables devant Dieu.

Si vous avez cheux vous des bœufs, aussi des vaches,
Des brebis, des moutons, des oisillons *sauvages*,
Faudra soir et matin
Vaquer à tout ce train.

Recevez le bouquet que not' main vous présente,
Il est fait de façon à vous faire comprendre
Que tous ces vains honneurs
Passent comme une fleur.

Recevez ce gâteau que nos mains ont pétri,
Il vous fera savoir que tout est dans la vie
Travailler et souffrir,
Et puis après mourir.

De pareils enseignements un jour de noce ! Cette chanson, que nous ne donnons pas du reste en entier, nous semble la meilleure explication du caractère mystique du Bryéron. Quelle foi y respire, quelle compréhension du côté douloureux de la vie, et quelle résignation ! L'impression qu'elle fit sur nous fut peut-être plus durable que celle qu'elle laissa sur ceux même qui l'avaient chantée et écoutée. Le bal avait commencé ; les ménestriers commandaient l'avant-deux et la gavotte. La nuit vint, les danses continuèrent ; la joie fut si contagieuse, que nous la sentimes aussi rentrer en nous. M. B... m'assura même que j'avais dansé... Puis : « Restons sur ce souvenir, me dit-il, car il est heureux, et partons avec le jour. » Nous partimes.

H. PERRET.

LE TRÉSOR DE MONTMARTRE.

I

MONTMARTRE EN 1789.

Montmartre qui, par son étendue et le chiffre de sa population, est de nos jours une ville plus importante que la majeure partie de nos cités de l'intérieur, n'était encore, il y a une soixantaine d'années, qu'un hameau fort chétif.

On fait dériver son nom de *Mons Martis*, montagne du dieu Mars, ou de *Mons Martyrum*, montagne des Martyrs, parce qu'il aurait été choisi pour le supplice du saint évêque Denis et de ses compagnons.

Quand le christianisme pénétra dans les Gaules, la forêt qui couvrait la montagne fut abattue, et, sur les ruines d'un temple païen, on éleva un oratoire au vrai Dieu.

En 1133, le roi de France Louis VI et Adélaïde, sa

femme, y fondèrent un couvent de Bénédictines, qui devint célèbre depuis sous le titre de ABBAYE DE MONTMARTRE. En 1789, qui est le point de départ de cette histoire, Montmartre s'était singulièrement transformé; mais, dès 1681, l'abbaye, à cause de la rigueur de la température, avait quitté les hauteurs, où elle n'avait laissé que sa chapelle, l'église paroissiale actuelle, et s'était installée au pied du mont, grâce à la munificence de Louis XIV.

Dans le Montmartre actuel, on retrouverait à peu près l'emplacement du bâtiment principal de l'abbaye, en traçant un carré long, borné à l'est par la place du théâtre, à l'ouest par le cimetière du Nord, au sud par le boulevard extérieur, et au nord par la butte même.

La chapelle du saint martyr était située à l'endroit même qui fait face à la mairie, et où se trouve encore une partie de terrains non bâtis.

Qui serait capable d'assigner leur valeur réelle à ces terrains bâtis ou à bâtir? celui-là seul qui pourrait désigner la place qui recèle le trésor de l'abbaye, puisqu'on prétend qu'il a été enseveli au commencement de la tempête révolutionnaire; mais elle a emporté, avec leur secret, ceux qui avaient enfoui ces fabuleuses richesses, aussi bien que ceux dont elles étaient la propriété, et, à cette heure, le précieux trésor, s'il a jamais existé, git, inconnu, à quelques pieds sous le sol que des milliers de pas foulent indifféremment chaque jour.

II

LE TRÉSOR.

Nous sommes en 1789, le ciel est gros d'orages pour les heureux et les puissants de la terre; la société, debout encore, sent le sol trembler et comme près de s'affaisser sous elle; les uns, qu'une confiance insensée aveugle, s'endorment calmes, et souriant du sourire de leurs pères, au bord de l'abîme qui doit les engloutir; les autres interrogent avec une prudence inquiète ces menaçants symptômes, et songent à chercher un abri contre la tempête qui va éclater.

Le 5 octobre de cette année, Paris avait été agité par un événement, qui était une des premières et des plus hardies étapes de la révolution. La populace parisienne, armée improvisée, et non moins formidable pour cela, s'était portée sur Versailles, sous prétexte de demander du pain au roi, et avait ramené à Paris Louis XVI et sa famille.

Cette terrible journée était depuis longtemps close; la pluie, qui n'avait cessé de tomber à torrents, et l'heure avancée de la nuit avaient à la fin dispersés les groupes tumultueux qui assiégeaient les abords des Tuileries; insensiblement les lumières des appartements s'éteignirent, et, à la lueur vacillante et rougeâtre des rares réverbères, on ne vit bientôt plus que les sentinelles de la garde nationale chargée de garder le palais, nous pourrions dire la prison, d'une royauté désormais déchuë et découronnée.

Une heure après minuit venait de sonner à l'horloge de l'église Saint-Roch, lorsqu'un homme, enveloppé d'un long manteau, sortit mystérieusement du guichet des Tuileries qui faisait face à la rue de l'Échelle, et s'élança dans l'ombre. Il traversa d'un pas rapide la rue Saint-Honoré, prit la rue de Richelieu,

qu'il suivit dans toute sa longueur, et arriva bientôt à cet endroit où s'élève aujourd'hui l'église Notre-Dame de Lorette, et qui alors n'était, en grande partie, occupé que par des fossés d'eaux stagnantes, des marais desséchés et convertis en cultures, et par quelques ruelles boueuses bordées de pauvres et rares habitations.

Le personnage, que nous avons vu sortir des Tuileries, parcourut, en homme qui les connaît, les détours de nombreux sentiers, prit à droite une route empierrée qu'on appelait la *Chaucière des Martyrs*, et arriva bientôt sous les murs de l'abbaye de Montmartre. Il passa devant la porte principale qui présentait, gravées sur son fronton de pierre, les armes de l'abbessee unies à celles du roi, une croix avec trois fleurs de lis, car le couvent était abbaye royale; il s'avança sous une voûte formée par les branches d'arbres, dont l'ampleur des troncs attestait la longévité, tira de sa poche une clé et ouvrit la porte d'une poterne qui lui donna entrée dans l'abbaye. Or, ce visiteur nocturne était le neveu de l'abbessee, le duc de Laval (1), seigneur du domaine de Clignancourt et autres lieux, trésorier particulier et même secret de la famille royale.

À cette heure, le silence et la nuit régnaient dans le couvent, dont les vastes proportions semblaient encore s'étendre dans les ténèbres; cependant un point lumineux scintillait dans le lointain et servait de but au seigneur de Laval, pour traverser les immenses jardins du cloître.

Arrivé à la fenêtre à ogives, enrichie à l'intérieur de précieux vitraux de couleur et garnie en dehors de forts barreaux de fer, il frappa trois coups dans ses mains, et, un instant après, une clé grinçait dans la serrure pour ouvrir une porte pratiquée dans l'épaisseur du mur. Cependant il lui fallut encore, avant d'entrer, subir l'inspection du vieux serviteur qui avait obéi à son appel et qui, après avoir élevé la petite lanterne qu'il tenait à la main, s'inclina respectueusement en disant: Monseigneur! et ajoutant en façon d'à part, tandis qu'il refermait la porte: C'est que nous vivons dans un temps!

Le duc n'attendit pas son introducteur, il franchit rapidement un couloir obscur, traversa deux vastes salons, et arriva enfin à la pièce d'où partait la lumière qui l'avait guidé.

C'était l'oratoire de la très-haute, très-noble et très-vénérée dame, dans le monde Marie-Louise de Laval, duchesse de Montmorency, en religion, Louise, sainte-mère abbessë et seigneur de Montmartre. Cette pièce, d'un aspect sévère, n'avait pour rappeler sa destination que le grand Christ en bois sculpté qui décorait la muraille de droite, celle de gauche disparaissait presque tout entière derrière un massif bahut de chêne, sculpté comme tout le reste de l'ameublement, et qui pouvait être aussi bien prie-Dieu, meuble pour écrire et serrer livres et papiers, que solide coffre-fort. Au fond se trouvait une large cheminée, dans laquelle flambait un feu bien nourri, et les sièges étaient recouverts de belles tapisseries faites à la main, ainsi que les parties libres des murs.

(1) C'est à une propriété du neveu de l'abbessee de Montmartre, que la rue actuelle de Laval, conduisant de la rue de Breda à la rue des Martyrs, doit son nom.

Pour compléter notre description, n'omettons pas de mentionner que dans l'espace réservé entre le bahut et la fenêtre à ogive, la tapisserie murale masquait une porte secrète pratiquée dans le mur et ouvrant sur un escalier intérieur, par lequel on descendait à un caveau qui renfermait le trésor de l'abbaye.

Ce réduit disposé pour conférer sur les affaires politiques, qui acquéraient chaque jour une plus inquiétante gravité, ne s'ouvrait qu'à de rares privilégiés, personnages considérables qui avaient à traiter avec l'abbesse d'intérêts de premier ordre; car madame de Montmartre, comme on l'appelait, avait pris dans les événements de l'époque un rôle de haute importance, et elle s'y était fait remarquer non-seulement par un attachement enthousiaste et une religieuse fidélité à la cause royale, mais encore par des vues élevées, une intelligence d'élite et un courage à toute épreuve. Depuis dix mortelles heures elle attendait son neveu, qui lui avait expédié de Versailles, dans la journée, un courrier porteur d'un affligeant message.

A l'arrivée du duc, elle se leva à demi de son grand fauteuil à dos sculpté, comme emportée par la fièvre d'impatience et une vivacité juvénile qui contrastait avec son grand âge; puis embrassant d'un coup d'œil sa figure pâlie, son air accablé, ses bottes fangeuses, ses vêtements dégouttants de pluie, elle se rassit en disant :

— Eh bien ! Hector, quelles nouvelles ?

— Mauvaises, madame, comme vous deviez vous y attendre, répondit le duc, tombant plutôt que s'asseyant dans le fauteuil qui faisait face à l'abbesse.

— Quel attentat nouveau a-t-on donc osé ?

— Le plus grand que vous puissiez imaginer. Oh ! ma tante, ma tante, vous avez trop vécu; car vous êtes appelée à porter, avant peu, le deuil de la royauté.

— Blasphème ! s'écria l'abbesse, les lèvres frémissantes et l'œil étincelant.

— La vérité, croyez-le, et la plus désolante.

— Monsieur le duc, apprenez ceci, si vous l'ignorez, et si vous l'avez oublié, la sœur de votre digne et noble père vous le rappelle : la royauté ne sera jamais en péril tant que dans notre pays un cœur français battra, et qu'une vaillante épée pourra luire au soleil.

— Eh ! madame, reprit le duc, que n'étiez-vous près de moi pendant ce trajet maudit ! Il se trouvait là bien de nobles cœurs, bien de vaillantes épées; et pourtant la royauté humiliée, vaincue, n'avait plus pour escorte que des hordes d'insulteurs; pour gardes, que cette horrible populace ivre, déguenillée ! Et savez-vous quels étaient les drapeaux de cet exécrable cortège ? les têtes des défenseurs du roi, au bout de piques sanglantes !

— Horreur !

— Oui, horreur ! car à ce lamentable spectacle, moi, qui ai vu sans pâlir la mort sur plus d'un champ de bataille, j'ai senti mon courage faiblir, et il m'a fallu tout le dévouement que j'ai juré à mon auguste maître pour trouver la force de l'accompagner, confondu dans cette foule odieuse; mais pouvant encore échanger à la dérobée, avec lui ou avec sa noble compagne, un rapide et respectueux regard, qui leur apprit qu'ils avaient encore des serviteurs fidèles et des amis.

Accablée par ces terrifiants détails l'abbesse sembla perdre un instant son énergie native, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et deux grosses larmes vinrent mouiller la croix d'or qui la décorait.

Le duc alors lui fit le récit des événements accomplis depuis la veille; il lui dépeignit sous des couleurs effrayantes, mais vraies, l'audace chaque jour croissante du peuple, la rage furieuse de ses chefs, qui ne s'arrêteraient devant aucun attentat, la violation du palais du roi à Versailles; les insultes prodiguées à la famille royale, les dangers qu'elle avait courus, son retour forcé et ignominieux dans la capitale, où elle allait être livrée à ses ennemis, le massacre inutile et non vengé de ses fidèles serviteurs; et termina en lui demandant si c'était sans raison qu'il pensait que tout bon Français dût se préparer à porter le deuil de la royauté.

— Mais que décidez-vous, et qu'allez-vous faire, Hector ? reprit d'un air consterné l'abbesse, sortie enfin de son accablement.

— Je vais partir pour la terre d'exil, madame, puisque le séjour dans la patrie ne va plus offrir que des dangers stériles.

— Partir, émigrer, vous aussi, duc de Laval !

— Comme le font nos amis, comme tous vont le faire bientôt.

— Des lâches qui oublient que leur place est au pied du trône, dussent-ils être sûrs d'y trouver la mort.

— Non, madame, ils ne sont pas des lâches, ceux qui ne désertent pas la sainte cause, et partent au contraire pour la mieux servir. Quant à moi, ma tante, je ne fais en m'éloignant qu'obéir aux ordres du roi lui-même.

Puis le duc développa à sa tante le plan qu'il avait arrêté avec Louis XVI et la reine, cette nuit même avant de quitter les Tuileries, où selon toute apparence il ne rentrerait plus. Muni d'ordres écrits de la main même du roi, il avait mission de réunir, dans le plus court délai, toutes les sommes que des agents secrets avaient en dépôt, d'emporter avec lui une partie de ces sommes pour en disposer conformément aux instructions qu'il recevrait, et de cacher le reste, se composant principalement d'objets difficiles à transporter secrètement, ou à convertir en numéraire.

Le roi avait compté sur le dévouement et la fidélité éprouvée de madame de Montmartre, pour aider le duc à mettre en sûreté ces valeurs, qui constituaient l'extrême et dernière ressource de la famille royale, en cas d'événements trop faciles à prévoir.

— Oh ! merci, mon Dieu, s'écria l'abbesse avec enthousiasme, merci d'avoir permis dans ces jours d'affliction que la plus humble de vos servantes puisse encore, avant de mourir, donner à son roi un témoignage de respectueux dévouement. Oui, Hector, je vous indiquerai un lieu sûr pour ce dépôt sacré, dont je me ferai la gardienne; car je resterai à mon poste, moi, jusqu'à ma dernière heure; j'y ajouterai, c'est mon droit et mon devoir, le trésor de cette abbaye, qui ne fera que rendre à la royauté ce qu'elle a reçu d'elle; notre fortune patrimoniale, duc de Laval, nous l'enfouirons aussi pour grossir l'épargne royale. Et si Dieu abandonnait assez la France pour permettre que le trône fût renversé dans une lutte impie, ces richesses qui lui appartiennent seront perdues pour tous; une main sacrilège ne les profanera jamais;

nous mourrions avec notre secret, et la terre gardera le sien renfermé dans son sein.

L'entretien se prolongea quelque temps encore; puis après être convenu avec sa tante de tout ce qu'ils avaient à faire pour le prompt accomplissement de leur mission, le duc prit congé d'elle avant que les premières lueurs du jour eussent pu trahir son entrée et son séjour de quelques heures à l'abbaye.

Dès la nuit suivante, deux hommes dont l'un était le duc, l'autre un serviteur de confiance dont la fidélité et le dévouement avaient été éprouvés depuis de longues années, pénétraient dans l'abbaye par la petite porte que nos lecteurs connaissent, et y introduisaient de lourds fardeaux, apportés par une voiture qu'ils avaient conduite eux-mêmes jusque-là. Introduits dans l'oratoire de l'abbesse, ils pénétrèrent par la porte secrète dans le caveau qui recelait déjà le trésor de l'abbaye, et y déposèrent toutes les richesses, en or monnayé, diamants, bijoux, vaisselle, etc., dont trois états furent établis et signés. Puis, sans interrompre leur tâche, la porte de chêne fut enlevée, des pierres toutes préparées pour clore l'ouverture furent posées chacune à sa place, d'avance indiquée: l'homme qui accompagnait le duc cimentait lui-même ces pierres, et il n'exista plus pour arriver à cette cachette qu'un passage pratiqué dans le fond d'un puits desséché et abandonné, secret connu de l'abbesse seule, du duc son neveu, et de l'homme de confiance qui avait juré sur la croix, sur son honneur et sur la tête de ses deux enfants, de mourir plutôt que de le livrer.

III

LE CITOYEN MORAND.

Le temps a marché depuis la nuit où nous avons fait assister le lecteur aux scènes qui se passaient à l'intérieur de l'abbaye de Montmartre. Les quatre années qui se sont écoulées ont entassé plus d'événements, et des plus lamentables, que n'en enfantent souvent quatre siècles réunis. Quatre-vingt-treize est venu, la Terreur a étendu sur la France son voile sanglant, la royauté a disparu, le roi a payé sur l'échafaud son tribut à la révolution, sa famille est dans les cachots; la noblesse est décimée ou proscrite, ses châteaux sont démolis ou brûlés, ses biens confisqués ou vendus; les couvents sont supprimés, les églises fermées ou converties en magasins; les courageux et les forts sont tombés, les faibles et les honnêtes tremblent et font silence; tous s'humilient et se soumettent.

Les quartiers de la Chaussée-d'Antin et de Montmartre n'existaient pas alors, ou du moins par le nombre de leurs rues et le chiffre de leur population ne pouvaient même donner l'idée de ce qu'ils sont devenus depuis. Ces vastes emplacements n'étaient occupés à cette époque que par des rues ébauchées, quelques propriétés particulières, des milliers de ruelles, la plupart sans nom, et des jardins et cultures substitués aux anciens marais. En 1782, Louis XVI avait fait élever, à la demande des fermiers généraux et pour arrêter les fraudeurs, le mur d'enceinte qui existe aujourd'hui et qui à l'époque donna lieu à ce vers populaire :

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Entre ce mur et la ligne tracée aujourd'hui par la rue Saint-Lazare se trouvait, depuis la barrière de Clichy jusqu'à celle des Martyrs, une foule de cabarets et guinguettes, célèbres dans les fastes bachiques; cette partie de Paris s'appelait les Porcherons. Un de ces établissements, trop enfoncé sans doute dans les terrains, et où l'on n'arrivait que par des sentiers presque toujours fangeux, avait été abandonné par ceux qui l'exploitaient; un jardinier fleuriste l'avait repris pour en faire son habitation et cultiver le jardin qui l'entourait. Enfermé dans son clos, que des arbres et des haies hautes et épaisses isolaient encore des autres cultures, ce brave homme vivait, heureux et paisible, du produit modeste de son travail; aussi étranger à Paris et à ses tourmentes que s'il en eût été à mille lieues, et ne se rappelant qu'il existât que pour y aller, une fois chaque semaine d'abord, chaque décade ensuite, vendre ses plantes et ses fleurs. Il se félicitait d'avoir trouvé une demeure qui favorisait ses habitudes laborieuses et tranquilles, et n'éprouvait qu'un regret, c'est qu'il se trouvât au bout de ses jardins un petit pavillon, devenu inutile, car il avait fait son habitation de la petite maison, autrefois cabaret, où il avait établi sa serre et ses magasins. Les choses donc se passaient ainsi dans une des ruelles des Porcherons, lorsqu'un matin un homme, qui semblait un promeneur et qu'il avait déjà aperçu deux ou trois fois errant autour de son clos comme un flâneur qui ne sait comment user son temps, entra et demanda à voir quelques fleurs dont il voulait faire l'acquisition. En parcourant le jardin, le visiteur, qui semblait un amateur distingué et un connaisseur émérite, arriva au pavillon qui le terminait, et demanda, d'un air assez indifférent, pourquoi il restait ainsi portes et fenêtres closes par un si beau soleil de mai.

« La raison, monsieur!... Pardon!... citoyen!... pardon!... c'est que je n'ai pas l'habitude de parler au monde, moi, et, voyez-vous, je ne sais comment vous appeler; et puis on change si souvent: tantôt c'est monsieur, tantôt c'est citoyen; ils veulent même qu'on tutoie la pratique, tout cela me déroute.

— Appelez-moi comme vous voudrez, mon ami.

— Eh bien, alors... monsieur!

— Bon! je préfère cela.

— Ah! tant mieux! Eh bien, monsieur, le pavillon reste fermé parce qu'il ne me sert à rien, et que j'ai largement assez de la maison de l'autre bout.

— Mais pourquoi ne sous-louez-vous pas ces pièces? vous en tireriez profit.

— Mon Dieu, monsieur, d'abord je n'y ai pas songé, j'ai si peu de temps à moi, et puis j'ai eu peur d'avoir dans mon petit coin des méchants, des faiseurs de bruit; je vis si tranquille avec mes plantes et mes fleurs.

— Mais si vous trouviez des personnes tranquilles comme vous, comme vous se plaisant dans le silence et la retraite, un père, par exemple, avec sa fille, et s'ils vous payaient un bon prix?

— Ah! dam! monsieur, je serais trop heureux.

— Écoutez, mon ami, je ne suis pas riche, je vis des petites économies que j'ai pu faire dans des temps plus... dans d'autres temps; j'ai une fille que j'aime plus que moi-même, elle n'a plus de mère, la pauvre enfant! sa santé réclame des soins, je voudrais lui trouver, loin du centre et des agitations de Paris, une

paisible retraite; ce pavillon me l'offre, et je serais prêt à le louer.

— Cela me va, monsieur, reprit le jardinier, vous me faites l'effet d'un brave homme; je vais vous montrer le pavillon, et s'il vous convient, j'en serai heureux. »

Ce pavillon se composait au rez-de-chaussée de deux pièces qui se répétaient en haut; c'était plus que modeste, mais le visiteur trouva tout à sa convenance, et ce qui parut le flatter d'une façon particulière, c'est que cette construction avait une cave à laquelle on descendait par un passage pratiqué à l'intérieur.

Le jardinier fit une innocente plaisanterie sur la prédilection de son locataire pour la cave, ce qui permettait de lui supposer du goût pour le bien vivre, et après avoir reçu en belles pièces d'or le prix de la location pour une année entière, il n'y eut plus, pour que le marché fût définitivement conclu, qu'à enregistrer les nom, titre, profession et demeure actuelle du preneur pour les faire inscrire au district, formalité qui était rigoureusement exigée alors, et dont l'omission était punie de peines sévères.

Le jardinier, malgré son apparente bonhomie, ne l'ignorait pas; ces questions auxquelles il ne semblait point s'attendre, parurent étonner, décontenancer même l'inconnu. Toutefois, en voyant le regard interrogateur de son hôte s'arrêter sur lui, il ne montra plus d'hésitation, et tirant de son portefeuille un papier et un crayon, il écrivit : *Le citoyen Morand, ex-jardinier à Clignancourt.*

« Comment ! s'exclama le jardinier après avoir lu, vous êtes donc un confrère, c'est-à-dire un confrère retiré ? Ah ! bien, c'est bon, je saurai dans l'occasion vous demander un conseil et un coup de main, car, vrai, vous m'allez, vous avez l'air d'un brave et digne homme ! Et puis, le dimanche, — non, non, ils l'ont démolì, le dimanche, — le décadi, nous pourrions boire un petit verre de vin vieux ensemble, car à la manière dont vous avez examiné la cave, vous m'avez fait l'effet d'un amateur, hein ? Oh ! mais ce sera tousjours bien de l'honneur pour moi ! »

Après avoir échangé une cordiale poignée de main, on se quitta, et dès le lendemain le citoyen Morand vint avec sa fille s'installer dans le pavillon.

La fille du citoyen Morand, Laurence, avait dix-huit ans; elle avait perdu sa mère étant encore en bas âge, aussi toutes ses affections avaient été reportées sur son père qu'elle chérissait et dont elle était idolâtrée. Une perte récente, la mort d'un frère dont elle portait encore le deuil, avait rendu plus vive sa tendresse pour son père, que des peines secrètes semblaient miner et sur le front duquel ses caresses seules avaient le pouvoir de faire renaître la sérénité. Laurence était belle, mais de cette beauté qui emprunte son charme à l'esprit et au cœur, c'est-à-dire que, gracieuse et bien faite, elle plaisait surtout par une physionomie spirituelle et animée et par un air de bonté qui commandait la sympathie.

Le père et la fille avaient mis tout leur bonheur dans l'existence à deux qu'ils s'étaient faite et qui était pour eux tout l'univers; ils semblaient craindre que le moindre écho de la vie de tous parvint jusque dans leur calme retraite; jamais et sous aucun prétexte on n'entraînait dans le pavillon. Morand n'avait ni amis, ni connaissances, et pour éviter le contact d'étrangers et

d'importuns, il se chargeait d'aller lui-même aux provisions.

Les voisins, dans les commencements surtout et eu égard à l'état des esprits qui alors faisait voir partout des espions ou des suspects, les voisins, dis-je, avaient bien fait d'abord leurs commentaires; mais comme le citoyen était poli avec tout le monde, gênant pour personne, ne se mêlant de rien; comme en différentes circonstances il s'était montré humain, obligeant; comme il assistait régulièrement, sans souffler mot il est vrai, à toutes les séances importantes du club des Porcherons; comme il se rendait à la section chaque fois que la section faisait appel aux citoyens, on avait fini par s'accoutumer à son genre de vie et même à l'oublier ou à peu près comme un homme qui, disait-on, vivait avec un chagrin, opinion justifiée par le crêpe qu'il portait toujours à son chapeau.

Il y avait quelque temps déjà que le citoyen Morand menait ce genre de vie, lorsqu'un incident faillit renverser le frère édifice de sa tranquillité, élevé si péniblement et conservé à l'aide de tant de soins.

Morand aimait sa fille, nous l'avons dit, avec une sorte d'idolâtrie; en la voyant privée des caresses et de l'amour d'une mère, il avait voulu l'aimer pour deux; le pauvre père, qui oserait l'en blâmer? mais cette tendresse excessive aurait eu ses dangers si Laurence n'eût été douée d'une raison précoce et d'un cœur intelligent qui lui faisaient attribuer à d'autres causes qu'à ses qualités personnelles l'affection aveugle de son père. Elle le grondait même, et d'une façon qui le ravissait, de ses excès de tendresse, et luttait souvent contre lui pour l'empêcher de faire à son intention des dépenses qu'elle appelait des prodigalités peu raisonnables. C'est qu'en effet Morand ne connaissait pas de bornes quand il s'agissait du bien-être de sa fille, il semblait qu'il n'eût que quelques jours de pareille existence à lui faire et qu'il voulût y entasser tout ce qu'ils pouvaient renfermer de jouissances.

Ainsi la pièce qu'il habitait au rez-de-chaussée du pavillon était plus que simplement tenue, mais la chambre de Laurence, au premier, et la petite pièce d'à côté étaient ornées comme le boudoir d'une duchesse. Il n'y avait épargné ni les riches tentures, ni les meubles précieux, ni les mille riens coûteux du règne précédent; au lit, à la toilette, aux fenêtres, de royales dentelles se mariaient à la soie et au satin; des porcelaines inestimables, des bijoux, des glaces aux cadres d'argent ciselés, tout ce que le luxe avait de recherche, tout ce que l'art avait inventé d'élégante somptuosité, on l'aurait rencontré dans ce petit appartement qu'il appelait son paradis sur la terre.

Quant à Laurence, qui s'était fait un devoir de la plus grande réserve, elle en était arrivée à ne plus oser exprimer un goût, une préférence, encore moins un désir, de peur de voir son père s'empresse d'y satisfaire à tout prix. Une seule fois elle avait voulu résister, essayer de le convaincre que son bonheur était indépendant de ces puérilités ruineuses; mais elle avait vu son père tout à coup si affligé; il lui avait dit avec tant d'égarement : « Ma fille, je t'en conjure, ne me refuse pas; le seul moyen de ne pas me faire maudire ma richesse, c'est de me laisser te la consacrer. Si tu savais, mon Dieu ! si tu pouvais savoir à quel prix... » et les sanglots avaient étouffé sa voix.

Et Laurence s'était jetée dans les bras de son père,

lui demandant pardon de sa résistance, le remerciant de ses bontés.

Quand Morand sortait dans Paris avec sa fille, — et si retirés qu'ils vécussent, il se trouvait toujours des sorties obligées, — son amour-propre de père recueillait avec empressement les éloges qu'on adressait à la grâce, aux façons distinguées, à l'irréprochable tenue de Laurence; ses promenades avec elle étaient pour lui autant de triomphes.

Mais un jour qu'ils rentraient dans leur petite retraite, après l'une de ces promenades, le malheur voulut qu'ils fussent forcés de passer devant un banquet civique installé en pleine ruelle, non loin de leur habitation. On cherchait alors dans la section des jeunes filles pour figurer à une fête de je ne sais quelle déesse, Raison, Liberté ou toute autre, et, à la vue de Laurence, il n'y eut qu'une voix, ou plutôt qu'un cri pour déclarer que la jeune citoyenne aurait l'honneur de figurer sur le char.

A cette nouvelle, qui n'était ni une demande, ni une proposition, mais un ordre, Laurence se trouva toute interdite; quant au père, ce fut avec le sentiment de la plus complète horreur qu'il envisagea cette nécessité à laquelle il voulait à tout prix soustraire sa fille. Profanation et sacrilège! Sa fille si chaste, si pure, sa Laurence, que lui avait léguée comme un pieux souvenir d'elle-même, sa sainte mère si courageusement chrétienne, elle monterait sur le chariot révolutionnaire pour rappeler, par des chants et des groupes impies, les saturnales du paganisme. Oh! mieux vaudrait qu'elle mourût!

Heureusement ils avaient deux jours encore devant eux! Et quand le surlendemain les commissaires de la fête patriotique se présentèrent chez le citoyen Morand, surpris de ne l'avoir pas vu amener sa fille au district, ils trouvèrent Laurence couchée dans un lit dressé au rez-de-chaussée du pavillon, pâle, défaite et présentant tous les symptômes d'une maladie qui, pour avoir été subite, n'en était pas moins grave, et à ses côtés, son père désolé et en larmes.

Un ou deux des plus farouches exprimèrent bien leur étonnement et leurs doutes à l'endroit d'une maladie si subite; mais les regrets du père qui paraissaient si sincères, le costume de la jeune citoyenne tout préparé et donné pour sa remplaçante, l'offrande patriotique du citoyen Morand, modeste comme sa fortune, mais volontaire et spontanée, désarmèrent les plus exigeants; les commissaires se retirèrent donc en souhaitant à la jeune malade un rétablissement prochain, et le reste d'arrière-pensées ne se résuma plus que dans cette interrogation répétée et à laquelle il ne fut pas répondu: Mais qu'est-ce donc que ce citoyen Morand?

Nous allons donc dire qui était ce citoyen Morand.

IV

L'EXPIATION.

Celui qui portait le faux nom de Morand, — car c'était un faux nom, acheté à prix d'or, avec les papiers légitimant sa possession, — s'appelait Jean-Pierre Deschamps; il avait été homme de confiance et intendant du duc de Laval, comme l'avaient été dans la même famille son père, son grand-père, son bisaïeul et tous leurs ascendants depuis plus de trois siècles. Tous avaient été de bons et dignes serviteurs, et Jean-Pierre

avait bravement marché sur leurs traces. Aussi voyons-nous que dans la mémorable nuit du 6 octobre 1789, c'est lui que le duc appelle en tiers pour partager le secret qui ne doit exister qu'entre eux deux et l'abbesse de Montmartre. Qu'était-il besoin de lier alors par des serments un homme qui avait donné à ses maîtres tant de preuves de son inviolable attachement et d'une fidélité qui, dans la maison du duc, était devenue proverbiale? Hélas! si les forces de l'homme ont leur mesure, ses vertus ont leurs limites aussi, comme tout ce qui est humain!

Quand le duc de Laval eût émigré avec sa famille, moins l'abbesse, qui, fidèle à son serment, était restée à son poste, Pierre Deschamps s'acquitta de sa mission avec sa probité habituelle et une rare intelligence. Au péril de sa vie, — car il y allait de sa vie, — il fit passer au duc, à l'aide de mille moyens ingénieux, les sommes qu'il allait puiser soit chez des agents qui lui étaient indiqués, soit au trésor même, à l'enfouissement duquel nous avons fait assister le lecteur.

Mais quelques mois après, toute correspondance de la part du duc, qui était arrêté, mort ou manquait d'intermédiaires sûrs, avait cessé; l'abbaye de Montmartre avait, comme tous les autres couvents, par suite d'un décret de la Convention, été supprimée; l'abbesse, d'abord violemment expulsée, avait été, malgré son grand âge et ses infirmités, accusée de complot, jugée, condamnée et conduite à l'échafaud; Deschamps s'était vu seul survivant, seul maître de cet important secret, seul détenteur de ces immenses richesses qui, lui mort, allaient être perdues à jamais et pour tous. A cette pensée incessante, qui, jour et nuit, assiégeait son esprit, une sorte de vertige s'empara de lui.

L'idée fatale, l'idée condamnable de s'approprier le trésor que la mort présumée du duc, la mort certaine de l'abbesse mettaient en ses mains, s'empara de lui comme une inspiration de l'ange du mal. Par une capitulation hypocrite avec sa conscience, il voulut consacrer une partie de ce trésor au bien-être de son fils et de sa fille; n'était-il pas plus sage, selon lui, de faire ainsi deux heureux, que de laisser ces richesses ignorées, enfouies, perdues peut-être pour l'éternité?

L'insensé oubliait son serment.

Dieu ne tarda pas à lui donner un terrible avertissement. Il avait juré sur la tête de ses deux enfants: et son fils, sujet d'élite, intelligence supérieure, pour qui rien n'avait été épargné et qui devait parvenir aux premiers grades de l'armée, tombait sous les premières balles.

Aveuglé comme tous ceux que Dieu laisse marcher à leur perte, Pierre Deschamps ne comprit point la sévère leçon que la Providence lui infligeait dans la mort de son fils; il eut peur de retourner en arrière, peur d'avoir à se repentir et à changer de vie; il exagéra follement sa tendresse pour sa fille, moins par affection éclairée, et dont elle était digne d'ailleurs, que comme poussé par une force fatale à laquelle il ne pouvait plus résister. Tombé à ses yeux, dégradé au tribunal de sa conscience, il n'avait de refuge que dans l'affection de Laurence; cette affection, il ne la demandait plus en père, il semblait la mendier, il l'achetait en quelque sorte par des soins qui ne se rehaussaient plus de la dignité paternelle. Coupable à cause de sa fille, il croyait que la tendresse de cette fille pouvait seule l'absoudre.

C'était là un funeste paradoxe et qui devait le perdre. Heureusement Dieu le prit en pitié et lui fit trouver le remède à côté du mal, dans ces sentiments qui, bien que détournés et altérés un moment par une exaltation déraisonnable, n'en ont pas moins une source pure et digne de respect.

Ainsi cet homme, qui, emporté par un attachement aveugle pour ses enfants, n'avait pas craint de se rendre coupable d'un abus qui était un crime, éprouvait un si grand besoin d'être estimé de sa fille, avant même d'être aimé d'elle, que tout son courage s'était évanoui, tous ses rêves fiévreux s'étaient envolés à cette simple question qu'elle lui avait faite un jour : « Mais, bon père, où donc trouves-tu tout l'argent que je te coûte ? » Cette interrogation si naturelle alla remuer jusqu'aux dernières fibres de son cœur ; pour la première fois il s'épouvanta à la pensée que sa fille pût soupçonner l'origine de sa fortune ; il se dit qu'il préférerait les plus cruels supplices, qu'il aimerait mieux voir Laurence pauvre ou morte, plutôt que d'être condamné à rougir devant elle, d'être obligé de lui dire : « Mon enfant, je t'ai tant aimée, si mal, si follement aimée, que pour toi j'ai renié mon passé honorable, j'ai violé mon serment, j'ai trahi mon maître, j'ai commis le plus lâche des attentats, j'ai volé ! »

Alors une merveilleuse révolution s'opéra dans cet homme : coupable pour sa fille, sa fille allait lui inspirer le courage, lui donner la force de se réhabiliter.

Un sérieux examen auquel il se livra lui démontra, et sans transaction avec sa conscience, que ce qu'il avait dissé jusqu'à-là n'atteignait pas encore le chiffre de son légitime avoir. — Il n'avait donc été coupable que d'intention ; c'était encore trop ! — Il reconnut aussi qu'à l'aide des spéculations, que l'époque rendait faciles et avantageuses pour les possesseurs de capitaux, il pouvait tirer, sans aventurer le fond, d'immenses profits des sommes qui lui restaient ; il lui était donc encore permis de travailler honorablement au bien-être et à la fortune de Laurence.

Il résolut aussi de déplacer le trésor de Montmartre, qui pouvait d'un jour à l'autre être compromis, car les terrains de l'ancienne abbaye, séquestrés par l'Etat, allaient être morcelés et vendus, on ne savait à qui, ni dans quelles conditions ; et il décida que dès la nuit suivante il se mettrait à l'œuvre. Puis, en cas de malheur ou de mort, il fit un écrit renfermant les renseignements nécessaires sur les diverses cachettes qu'il avait établies, et plaça ce papier en lieu sûr, pour que, lui mort, sa fille pût poursuivre sa mission de loyal dépositaire.

Les décrets de Dieu sont impénétrables, et malheur à qui oserait porter sur eux un jugement téméraire, alors qu'ils paraissent d'une sévérité rigoureuse ! La Providence, qui accorde toujours au pécheur le temps de se repentir, ne lui laisse pas de même celui d'expier sa faute ou au moins de la réparer.

Morand, nous continuerons de l'appeler de ce nom, avait été dès la nuit suivante visiter le puits de l'abbaye. Ce n'avait pas été sans peine qu'il était parvenu à en débayer le fond, encombré par une couche épaisse de feuilles, d'herbes et de débris de toute sorte. Il avait cependant fini par arriver, en marchant sur ses pieds et sur ses mains, et en rampant souvent à plat ventre, jusqu'à la précieuse cachette, et, favorisé par une profonde obscurité, il avait pu, en trois voyages péniblement accomplis, en rapporter des caisses

qui, malgré la valeur considérable de leur contenu, ne constituaient encore qu'une faible partie du trésor.

Il avait déposé ses fardeaux au pied du mur d'enceinte, à l'endroit même qui faisait face extérieurement à son habitation, et à l'aide d'un mécanisme ingénieux, il était deux fois déjà parvenu à lancer par-dessus le mur, dans son jardin, ses précieux dépôts. Tout fier de sa réussite, — le malheureux ignorait que l'œil d'un implacable espionnage était ouvert sur lui, — il s'appretait à faire passer dans sa retraite la troisième caisse, et à compléter ainsi son œuvre de cette nuit, lorsque des hommes se précipitèrent sur lui et l'arrêtèrent.

Reconnu la veille par un ancien serviteur infidèle du duc de Laval, qui l'accusait de son expulsion et lui avait voué une haine mortelle, il avait été dénoncé comme suspect ; et le dénonciateur et les agents le guettaient depuis deux heures autour du paisible pavillon, où dormait insoucieusement Laurence, lorsque Morand était venu fatalement se livrer à eux, en introduisant par-dessus le mur d'enceinte ses mystérieux fardeaux.

Interrogé sur l'origine de ces objets, Morand garda, bien entendu, le silence ; il savait à quoi il s'exposait, mais pouvait-il mettre en oubli les nobles et courageuses résolutions que la pensée de sa fille lui avait inspirées ?

Ce silence lui valut un délai de quelques heures ; car, après des recherches minutieuses et des fouilles inutiles dans le pavillon, la cave, le jardin, comme on n'avait rien découvert, on fut bien obligé de conclure que les cachettes étaient pratiquées ailleurs. Alors, on promit à Morand la vie sauve et la moitié du trésor s'il consentait à tout révéler. Mais il n'avait pas même daigné répondre à cette infamante proposition ; aussi allait-il mourir.

On peut facilement se faire une idée du désespoir de Laurence à la fatale nouvelle : seule, sans conseils, sans appui, elle se sentait perdue, elle s'aïmait dans sa douleur. Où courir pour revoir et embrasser son père ? à quelle prison frapper ? Il y en avait tant alors ! Au moment où elle se disposait à quitter sa demeure désolée, sans savoir où diriger ses pas, un homme se présenta à elle, lui demandant si elle était la fille du citoyen Morand, arrêté dans la nuit.

Ce brave homme était un employé inférieur de Saint-Lazare, il avait été touché des larmes et du désespoir du père ; il avait une fille lui aussi, il sentait combien il était cruel de mourir avant d'avoir revu et embrassé son enfant, et il avait promis à Morand d'aller prévenir Laurence et de la lui amener.

Sur la réponse affirmative de la jeune fille, il lui fit connaître l'objet de sa visite, et celle-ci, après l'avoir remercié avec effusion de cet acte d'humanité, s'empara de son bras, et l'entraîna avec une force fiévreuse vers la prison de son père.

Ici, nous nous refusons à reproduire l'affreux tableau qui s'offre aux regards, nous reculons devant la peinture des angoisses, des cris de douleur, des larmes brûlantes, des étreintes désespérées de cette suprême entrevue.

Laurence voulait mourir avec son père, et pour cela proclamer à haute voix qu'elle partageait son attachement à ses anciens maîtres, qu'elle aussi était royaliste, qu'elle aussi était dépositaire du trésor si vivement convoité.

Et son père, la prenant dans ses bras, la pressant sur son cœur, l'adjurait d'une voix étouffée par les sanglots : « Tais-toi, tais-toi, chère et malheureuse enfant ! car ta mort serait pour moi un remords, et m'enlèverait ma dernière consolation sur cette terre. »

Écoute ! ne m'interromps pas, ma Laurence, les moments sont comptés, n'en laissons pas perdre un seul. Je te laisse dans la vie, sans appui, sans guide, pauvre orpheline ! Mais Dieu veillera sur toi ! Je ne te dis pas : Pense à ton père qui t'a tant aimée ! Oh ! je le sais, oui, oui, tu garderas son souvenir dans ton cœur, tu prieras pour lui, en priant pour ta mère ; et si des jours plus heureux viennent à luire sur la France, ma mort te sera un titre que tu pourras invoquer. Mais j'ai un devoir sacré à te léguer, mon enfant ; tu vas avoir à poursuivre après moi la mission que j'ai juré d'accomplir, et que la mort me force d'interrompre ; à ton tour tu vas devenir dépositaire de ces richesses secrètes, l'unique fortune actuelle de la royauté, et qu'ils voulaient que je leur livrasse, les misérables. Écoute : trois endroits impénétrables les recèlent ; je les ai ainsi divisées pour que dans le cas d'un malheur pareil à celui d'aujourd'hui, une partie seulement se trouvât compromise, et le reste sauvé. »

A ce moment, un horrible tumulte avec redoublement de cris et d'adieux désespérés remplit la salle où les prisonniers étaient entassés ; c'était l'heure d'emmener les malheureux que l'échafaud réclamait ce jour-là !

Laurence s'évanouit.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait le pauvre père, me faudra-t-il mourir sans avoir pu lui faire connaître mon secret ! Laurence ! ma fille, reviens à toi, ton père t'en supplie, le ciel te l'ordonne ! Laurence ! Laurence ! Ah ! tu rouvres les yeux, tu m'entends, n'est-ce pas ?... mon enfant, écoute donc... ce secret... les détails écrits de ma main l'autre nuit même... toutes les indications et les titres... je les ai cachés !... Mais elle ne m'entend plus, mon Dieu, ma fille, ma Laurence ! »

La pauvre enfant, égarée, folle de douleur, se redressait l'œil hagard, se cramponnait au cou de son père, en disant : « Oui, père, oui, j'entends !... écrits de ta main !... ces renseignements !... cachés !... » Et le père, dans une dernière et convulsive étreinte, car on essayait déjà de l'arracher de ses bras, lui dit quelques paroles qu'elle ne comprit sans doute pas, car elle ne put que répéter ces mots, machinalement prononcés : « Ah ! oui, ma mère, l'image de ma mère qui est morte aussi, elle, je n'ai plus que cela pour me protéger ! » Et elle retomba évanouie sur les dalles humides de la prison, sans entendre ce dernier cri arraché au cœur du père :

Ma fille ! adieu, ma fille ! Sois bénie !

V

LE SECRET.

Quinze mois s'étaient écoulés depuis la mort de son père : Laurence, chez qui une douleur résignée avait succédé au violent désespoir causé par un si brusque déchirement, avait senti la gravité des obligations que lui imposaient les suprêmes confidences de la prison. Guidée par ses instincts honnêtes et délicats, elle avait compris que c'était pour elle un devoir de convenance

et d'honneur de renoncer au bien-être dont son père s'était plu à l'entourer. Elle vendit ses meubles, le peu de bijoux qui n'avaient point été enlevés dans la nuit de l'arrestation ; elle se défit des toilettes et de tous les objets de luxe, se bornant au strict nécessaire et fit son habitation de la chambre modeste qui avait été occupée par son père, et dont le seul ornement était le portrait de sa mère, devant lequel chaque matin et chaque soir elle faisait sa prière comme devant l'autel d'une sainte. Puis, heureuse de ne devoir sa vie qu'au travail, elle avait offert ses services au jardinier, son hôte, et son adresse, son bon goût avaient puissamment contribué à la prospérité de l'établissement du brave horticulteur, qui ne se lassait pas d'exalter la chance qu'il avait eue de trouver une pareille associée, à qui il attribuait loyalement sa vogue, et qui, disait-il, lui portait bonheur.

La vie de Laurence s'écoulait ainsi calme, sinon heureuse, toute remplie par le travail et de pieux souvenirs. Mais une pensée ne la quittait pas, et cette pensée faisait son tourment. Dans le trouble des derniers adieux, son esprit égaré par la douleur avait mal compris ou n'avait pu retenir les indications que son père lui avait transmises relativement au trésor. Elle se rappelait bien que par prudence il avait morcelé ces richesses et les avait placées dans trois endroits différents ; mais ces renseignements, précieux comme le trésor lui-même, où les avait-il cachés ?

Gardienne d'un dépôt qu'elle ne pouvait rendre, elle frémissait à la pensée que chaque jour on pouvait venir lui en demander compte, que de honteux et déshonorants soupçons pourraient peser sur la mémoire de son père, et alors elle recommençait avec une ardeur nouvelle des recherches qui restaient toujours sans résultats, et elle se perdait dans un abîme de conjectures contradictoires.

On était arrivé à l'année 1794, la terreur allait bientôt se lasser de ses horribles immolations ; mais l'échafaud avait encore ses pourvoyeurs ardents, implacables, et quiconque par sa vie d'autrefois, par sa naissance, par de reconnaissants souvenirs, semblait se rattacher aux hommes ou aux choses du passé, était encore impitoyablement sacrifié.

Un soir que les intérêts de son commerce avaient forcé le jardinier de quitter la maison, Laurence en était restée seule gardienne. C'était la fin d'une des premières journées de printemps, tièdes déjà, parfumées et toutes pleines de douces promesses.

Un grand tumulte, mêlé de vociférations furieuses, attira l'attention de Laurence, qui sortit sur le seuil de la porte pour en connaître la cause. C'était un malheureux qu'une populace hideuse poursuivait aux cris habituels : Un aristocrate, un traître ! à mort, à mort !

Le fugitif, pâle, les traits bouleversés, tourna précipitamment le coin de la ruelle, et se trouva en face de Laurence épouvantée. Un geste suppliant fut toute sa prière ; mais elle alla droit au cœur de la jeune fille, qui, promptement comme l'éclair, l'avait poussée dans la maison, dont elle avait refermé la porte, devant laquelle elle se tenait debout, à demi morte d'effroi ; une seconde plus tard ils étaient perdus tous deux.

La horde hurlante, dépistée, passa outre, comptant saisir sa proie dans quelque impasse ou dans l'inextricable réseau des ruelles. Laurence put rentrer et donner au fugitif les soins qu'il réclamait.

Au premier abord, on reconnaissait qu'il devait appartenir à une classe d'élite; la noblesse de race était écrite sur son front fièrement élevé, dans ses traits, distingués, dans ses gestes même; il ne paraissait guère âgé de plus d'une cinquantaine d'années; mais son visage portait l'empreinte de profonds chagrins ou de grandes souffrances physiques.

La jeune fille profita de l'obscurité qui commençait à se faire pour le conduire au pavillon, où, bien qu'elle comptât sur le bon cœur du jardinier, il devait être plus en sûreté; puis, après lui avoir présenté quelques aliments, elle le laissa prendre un repos dont il semblait avoir un extrême besoin.

Quand Laurence rentra dans le pavillon, il était déjà une heure assez avancée de la nuit, et on n'entendait plus aucun bruit aux alentours. Elle trouva l'inconnu assis, la tête dans les mains, et comme plongé dans de désolantes pensées.

A la vue de la jeune fille, il se leva, lui prit les mains comme l'eût fait un père, en lui disant d'un accent profondément pénétré :

« Je vous dois la vie, mademoiselle, que Dieu vous en récompense! Mais je n'abuserai pas de votre générosité, et ne profiterai pas plus longtemps d'une hospitalité qui a ses dangers pour vous. Je ne puis rien en ce moment pour reconnaître votre bonne action... plus tard...

— Monsieur, répondit Laurence, ne me remerciez pas, je n'ai fait que mon devoir. Si je ne vous retiens pas ici, c'est que cette retraite n'est pas sûre; mon nom est mal noté, ajouta-t-elle en souriant avec amertume; mais je veux vous accompagner dans des sentiers peu fréquentés, qui vous permettront de sortir de Paris.

— Votre nom est mal noté, reprit l'inconnu, sur qui ces mots semblaient avoir produit une vive impression. Vous appartiendriez donc à une famille?...

— D'anciens et fidèles serviteurs dont les maîtres sont proscrits.

— Oh! le ciel m'a favorisé deux fois en vous confiant le soin de mon salut, car vous pourriez peut-être, noble et chère enfant, m'aider dans mes recherches. Je n'aurai rien de caché pour vous, que puis-je craindre? Je suis un de ces malheureux que des lois sans pitié ont proscrits, et qui sur la terre étrangère souffrent de la double souffrance de la misère et de l'exil. Pour servir des intérêts sacrés, j'ai bravé la proscription et les proscriptionnaires, je suis rentré dans ma patrie, où chaque homme est pour moi un ennemi, un dénonciateur, un bourreau; je n'ai reculé devant aucun danger, devant la mort elle-même, afin de retrouver un digne serviteur, je devrais plutôt dire un ami, chargé d'un dépôt précieux.

— Mon Dieu! s'exclama Laurence.

— Cet homme, poursuivit-il, a complètement disparu, et je n'en puis retrouver les traces. J'ai parcouru Paris, fouillé tous ses quartiers, j'ai pénétré jusque dans les prisons, j'ai vainement interrogé, vainement je me suis épuisé en démarches dange-reuses, et où vingt fois, comme aujourd'hui, j'ai failli laisser ma vie. Sa probité, son loyal dévouement sont à l'abri de tout soupçon; il faut qu'il soit en fuite lui-même, ou que la mort... On m'avait conseillé d'explorer ce quartier, on croyait savoir...

— Son nom, monsieur? fit d'une voix tremblante la jeune fille.

— Son nom? il avait été forcé d'en prendre un faux pour...

— Mais ce nom, ce nom?

— On l'appelait en dernier lieu Morand.

— Ah! mon père! s'écria Laurence en tombant à genoux.

— Quoi! vous seriez?...

— La fille de Deschamps, le fidèle serviteur...

— Du duc de Laval!... Il est devant vous!

— Vous êtes monseigneur?...

— Oh! à cette heure je ne suis qu'un proscrit dont vous avez sauvé les jours. Mais votre digne père?...

— Il a payé de sa vie la fidélité à son serment.

Et Laurence, éclatant en sanglots, fit au duc le récit de la tentative de son père, de son arrestation, de sa mort.

Après un moment de douloureux accablement, le duc reprit :

« Pardonnez-moi, mon enfant, de vous rappeler d'aussi cruels souvenirs; mais les intérêts que je représente sont graves et sacrés. Ah! ce ne serait pas pour une fortune personnelle que j'aurais eu le courage de braver ainsi la rage de mes ennemis! Ces richesses dont votre père était le gardien ont une destination...

— Oh! malheur! malheur!

— Quoi?

— Les indications transmises par mon père au moment où on l'entraînait à l'échafaud...

— Eh bien?

— Perdues, monsieur le duc.

— Perdues!...

— Mon esprit égaré n'a pu les comprendre ni les retenir.

— Fatalité!

— Voilà ce que je redoutais plus que la mort.

— Ah! que ne me laissiez-vous déchirer il y a quelques heures par ces cannibales! dit le duc en tombant anéanti, cela eût été moins douloureux.

— Grâce, monseigneur, grâce! »

Après un long silence qui n'était interrompu que par les pleurs et les sanglots convulsifs de Laurence, le duc sembla reprendre courage.

« Voyons, dit-il, mon enfant, il ne faut pas désespérer ainsi, Dieu n'aura pas permis que vous me sauviez la vie pour me réserver une dernière et si cruelle épreuve; allons, remettez-vous, et répondez-moi sans crainte. Avez-vous fait partout les recherches nécessaires?

— Chaque nuit, monsieur le duc, depuis quinze mois, je la passe à imaginer, chaque journée à accomplir des tentatives nouvelles.

— Mais ces renseignements, votre père, vous vous le rappelez, les avait consignés par écrit.

— Oui, monseigneur.

— Ce ne sont donc que des papiers, et il a pu les cacher facilement, dans le fond d'un meuble, par exemple?

— Tout a été fouillé par moi avec un soin religieux, les murs ont été sondés, la cave fouillée.

— C'était ici sa chambre? demanda le duc en parcourant les murs d'un regard scrutateur; c'est ici qu'il a dû écrire ces renseignements?

— Oui, monseigneur.

— Assis à ce bureau?

— Oui.

— Et dans les derniers mots qu'il vous a adressés, si égaré par la douleur qu'ait pu être votre esprit, il n'en est pas qui l'aient particulièrement frappé et dont le souvenir... ?

— Oui ! oui ! attendez ! attendez !...

— Courage, mon enfant, courage ! Dieu est pour nous, avec nous !

— Mais non ! non ! ce n'est pas cela, je ne me rappelle rien !

— Voyons ! laissez-moi vous aider ; répétez-moi ces mots ; si confus qu'ils puissent être, ils seront peut-être d'un grand secours.

— Ces mots que j'ai entendus, que j'entends encore comme dans un rêve de sang, c'était sans doute l'invocation de pieux souvenirs, j'ai cru entendre : « Ta mère ! ta mère ! l'image de ta mère ! »

— L'image de votre mère ?

— Oui, de ma pauvre mère, qui, elle aussi, m'a quittée !

— Et cette toile, — montrant un grand tableau, — c'est son portrait ?

— Oui, monsieur le duc.

— Et c'est à ce bureau qu'il écrivait ces indications précieuses, c'est en face de cette image, sous l'inspiration des plus saints souvenirs de la vie ! Oh ! mon enfant ! quelle pensée ! Elle doit venir d'en haut ! »

Puis, se levant, emporté par son exaltation, le duc saisit le tableau, le détache du mur, et d'une main tremblante et crispée il en arrache le fond, d'où s'échappe une masse de papiers et de titres.

« Sauvés ! nous sommes sauvés ! s'écria le duc après avoir jeté un coup d'œil sur l'un de ces papiers.

— Ma mère, merci, ma mère, tu as protégé ton enfant ! s'écria à son tour Laurence en tombant à genoux ; merci à vous, mon Dieu ! »

C'étaient en effet les précieux papiers que le père avait cachés derrière cette modeste toile, pensant avec raison qu'à tout événement l'absence de valeur de l'objet le protégerait contre la cupidité, en même temps que la religion des souvenirs le ferait demeurer respecté et honoré aux mains de sa fille.

Deux heures après, Laurence guidait par des sentiers détournés le duc, qui, à l'aide d'une carte civile, délivrée à un nom supposé, pouvait sortir de Paris cette nuit même pour s'occuper sans retard de l'enlèvement des richesses dans la possession desquelles il venait si miraculeusement de rentrer.

Il remercia de nouveau et avec effusion la fille de son fidèle serviteur, et lui promit de lui donner de ses nouvelles autant que la prudence lui en laisserait la faculté.

Mais nous devons mentionner que jamais Laurence, depuis cette nuit, n'entendit parler du duc ni de sa famille. Avait-il échoué dans son entreprise, et payé de sa tête son audace ? Était-il mort, sans avoir reconquis le trésor, sur la terre étrangère ? Elle l'ignora toujours.

Heureuse d'avoir pu accomplir les volontés dernières de son père, elle se renferma avec ses souvenirs dans la vie qu'elle s'était choisie, vie simple et ignorée, toute de travail, de vertus modestes, et de mérites inconnus.

VI

UN DERNIER MOT.

Sous la Restauration, en 1816, dans cette partie de

Montmartre, occupée aujourd'hui par un passage qui conduit du boulevard extérieur dans la ville, et porte le nom de *Passage de l'Élysée des Beaux-Arts*, sur l'emplacement même de l'abbaye, se trouvait un établissement de jardinier-fleuriste fort à la mode, surtout dans les hôtels royalistes. Pas un salon du faubourg Saint-Germain ne donnait une soirée, pas une noble famille ne célébrait un anniversaire, un mariage, un baptême, une fête, sans qu'on eût été consulter Laurence (ainsi se nommait la propriétaire de l'établissement), et fait de ruineux emprunts à ses serres richement garnies, et tenues avec des soins particuliers et une rare intelligence.

C'était une femme qui paraissait jeune encore, quoique touchant à la quarantaine. Sa physionomie fine, mais empreinte d'un fond de tristesse, et une exquise distinction dans le langage et les manières, faisaient soupçonner que par sa naissance et son éducation elle était supérieure à son état. Du reste, sur son caractère comme sur sa conduite, le jugement de l'opinion se résumait en ces mots : C'était la meilleure et la plus vertueuse des femmes.

Un jour qu'elle sortait pour répondre au désir d'une de ses nobles clientes qui voulait la consulter pour faire un choix de fleurs à l'occasion d'une fête, elle s'arrêta sur le boulevard extérieur en face d'un vieux mendiant.

Pendant le peu de temps qu'elle mit à chercher sa bourse pour y prendre une pièce de monnaie, le vieillard la regarda avec une sorte d'empressement avide et cependant comme mêlé d'effroi.

« Jésus-Dieu ! fit-il en se signant, je ne me trompe pas ! Oh ! laissez-moi vous demander cela, madame, n'est-ce pas que vous ressemblez à votre père ? »

— Mais... oui... répondit la bouquetière toute interdite.

— Alors je n'ai plus besoin que vous me disiez votre nom, ni, hélas ! que vous avez perdu votre père, non, non, je n'en ai plus besoin.

— Vous avez connu mon père ?

— Votre père, votre brave et digne père, oui, mon Dieu, je l'ai connu. Oh ! pardonnez-moi, ma bonne dame, je vous afflige en vous rappelant de pareils souvenirs, mais c'est le bon Dieu qui le veut, voyez-vous, ce n'est pas ma faute à moi, il fallait que je vous rencontrasse avant de mourir. Tenez, madame, ne pleurez pas : votre père est mort, il est au ciel, il est bien heureux ! Pleurez plutôt sur le misérable, sur l'infâme qui l'a trahi, livré, vendu ! pleurez sur lui, car il a été bien malheureux depuis, il l'est encore, il le sera toujours. Oh ! madame, vous qui êtes bonne, et que le bon Dieu doit aimer, priez pour lui, priez pour qu'il lui soit pardonné, car il se repent, le pauvre pécheur, et il maudit son crime chaque jour que le ciel lui laisse pour l'expier !... »

Et en parlant ainsi, le vieillard s'agenouillait, et des larmes brûlantes inondaient son visage bouleversé.

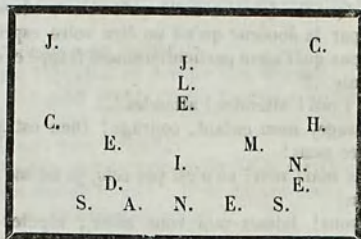
La bouquetière laissa tomber sa bourse devant cet homme en lui disant :

« Priez, malheureux, priez pour que Dieu vous pardonne. »

Puis elle s'enfuit.

Comme dans la vie, aussi bien qu'au théâtre, la comédie souvent accompagne le drame, ou le suit, nos lectrices nous permettront, pour leur rappeler le titre de ce récit, de consigner ici un document relatif à la tradition du trésor de Montmartre.

On avait trouvé, enfouie avec certaines précautions qui devaient lui donner du prix, une pierre qu'on jugea digne de l'examen de l'Académie des inscriptions. Les commissaires nommés eurent beaucoup de peine à rétablir les caractères dans leur intégrité ; mais personne ne put trouver un sens à l'assemblage de ces lettres, dans l'ignorance où l'on était de la langue à laquelle elles appartenaient. Ces caractères étaient disposés dans l'ordre suivant :



L'inscription avait été abandonnée des savants, lorsqu'un vieux sacristain de Montmartre, à qui on l'avait soumise, ne prit que le temps de mettre ses lunettes, pour la traduire de la façon suivante :

Ici le chemin des ânes.

VICTOR HERBIN.

L'ENFANT ENDORMI.

Il s'était de la ferme écarté dans ses jeux,
Les aînés couraient dans la plaine,
Et lui, las de les suivre, au bord d'une fontaine
Traînait ses petits pieds engourdis, paresseux.
Ses cheveux blonds, mouillés, collaient à son visage ;
Ses yeux, fatigués de soleil,
Se fermaient à demi, demandaient au feuillage
Un abri favorable aux douceurs du sommeil.
Le bosquet de la source offrait une couchette
Digne d'un roi, sur le gazon couvert
De ce joyau des champs qu'on nomme pâquerette,
Et qu'ombrageait un rideau vert
Où chantait la linotte, où pendait la noisette.
Sur la route, il est vrai, passait de temps en temps
Une voiture, un équipage
Avec un bruit !... N'importe ! un garçon de sept ans
Ne sait point quand il dort de mauvais voisinage.
Celui-ci s'endormit bientôt profondément,
Livrant aux papillons les roses de ses joues ;
Tandis qu'à cent pas seulement
Versait dans une fosse un char à quatre roues.
Le mal n'était pas sérieux,
Et tous les voyageurs rirent de l'aventure ;
Il fallut cependant relever la voiture :
Chacun s'y prêta de son mieux.
Restaient deux époux que leur âge
Dispensait du travail ; en voyant à l'écart
Le bois de noisetiers, le mari, bon vieillard,
Proposa d'y chercher au moins un peu d'ombrage.
Malgré l'esprit contredisant
Qu'on attribue, à tort sans doute,
A qui porte jupons, un souris complaisant
Accueillit le conseil, et l'on quitta la route.
« Que ce petit pâtre est mignon !
Mon ami, vois sa tête blonde !
Si j'allais d'un baiser... Oh ! non !
Il fait la moue, on croirait qu'il me gronde.
Pauvre ange ! tant de grâce et si peu d'avenir !
Rude travail ! dure fatigue !
Tiens, je voudrais l'aider, au moment de finir,
Des inutiles biens que le ciel nous prodigue.

Le fils que nous pleurons avait ce teint vermeil,
Ce beau front, ces longs cils, cette douce figure.
Prouvons que la Fortune, ainsi qu'on nous l'assure,
Arrive pendant le sommeil.
Emmenons cet enfant. — L'emmener ? et sa mère ?
— Il faut la voir. Son cœur dut-il se déchirer,
Du moment qu'elle est mère, elle va préférer
Le collège au labour, l'aisance à la misère.
— Peut-être ! Essayons cependant
Si tu le veux toujours. — Eh oui !... comme il ressemble
A celui dont la mort... c'est lui-même ! je tremble
Et sanglote en le regardant.
— Alors éloignons-nous. — Que faire ?
Dois-je le réveiller ?... Tu viens de consentir...
— Vite en voiture ! on va partir ! »
Cria le postillon d'une voix de tonnerre.
Ce cri plein de menace a décidé le sort
De l'enfant endormi ; la fortune volage,
Prête à le piloter, à le mener au port,
Tourna le dos, revint, fit un nouvel effort,
Finalement, sans lui, se remit en voyage.
Sur le même chemin, cinq minutes après,
Des piétons de mauvaise mine,
Maudissant la chaleur, à la source voisine,
Voulurent un instant aussi prendre le frais.
Cette troupe déguenillée
Possédait un Hercule, une naine, un jongleur,
Quatre danseurs de corde, un autre bateleur
Portant sur son épaule une buse empaillée.
L'enfant, dans le sommeil toujours enseveli,
Attire tous les yeux ; une vieille s'arrête :
« Rien, dit-elle au jongleur, non, rien de si joli
Pour marcher sur les mains et valser sur la tête.
Enlevons ce marmot. La foire de Saint-Loup
Le verra dans huit jours applaudir sur la place :
La canne de Cassandre et le fouet de Paillasse
En peu de temps peuvent beaucoup. »
Et la main d'un bandit allait pincer l'oreille
Du dormeur, quand Médor, qui rôdait près de là,
Grognant à sa façon : Essayez, me voilà !
Ouvrit une gueule pareille.

A celle qui jadis engloutit Favila.
C'était peu rassurant. Une lutte certaine
Prend du temps, fait du bruit ; on n'y gagnerait rien
Les fermiers accourus ; la bande le sait bien,
Et quitte sans combats les bords de la fontaine,
Où l'enfant se réveille aux caresses du chien.
Le somme avait été fécond en aventures ;
Le bambin l'ignorait ; et quand il vint s'asseoir
Au foyer de la ferme, il ne parla, le soir,
Ni des bons vieux époux, ni des sombres figures
Qui, sous les noisetiers, se penchaient pour le voir.
Une ombre propice ou mauvaise
En passant l'avait effleuré
Sans qu'il eût tressailli, sans qu'il eût respiré
Moins paisiblement, moins à l'aise.
Ce qu'il devint plus tard, s'il trouva les sentiers
Conduisant aux honneurs, menant à la richesse,
Dieu le sait ! Ce qui m'intéresse,
C'est le sommeil tranquille au bois de noisetiers.

Endormis, éveillés, pour nous la vie à peine
A commencé son cours orageux, décevant,
Que les biens et les maux, le plaisir et la peine
Rôdent à nos côtés, invisibles souvent.
Ce qui se meut ainsi de chances de fortune
Ou de misère autour de nous,
Si nous pouvions tout voir, aux moments les plus doux
Agiterait nos cœurs d'une angoisse importune.
Dieu nous en cache la moitié,
Et c'est de son amour, de sa bonté constante,
De son adorable pitié,
La preuve la plus éclatante.
Au-dessus des hasards, du moment que sa loi,
A la fois douceur et prudence,
Règle tout, conduit tout, conservons, sans effroi,
A nos fronts fatigués l'oreiller de la foi,
Et qu'à notre chevet veille la Providence !

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Explication de l'Énigme Historique de Janvier.

La réponse hautaine attribuée à Fernand Cortez parlant à Charles-Quint n'était pourtant que l'expression de la stricte vérité. Avec dix vaisseaux, six cents soldats, dix-huit chevaux et quelques pièces de campagne, Cortez fit la conquête du Mexique, et soumit aux lois de l'Espagne cet immense empire. La vue des animaux guerriers sur lesquels combattaient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'ils prenaient pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avaient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étaient couverts, tous ces objets, nouveaux pour les Indiens, leur causaient un étonnement mêlé de terreur. Les Espagnols s'emparèrent des temples, où l'on faisait à de hideuses divinités des sacrifices humains. « Je fis renverser toutes ces idoles, écrit Cortez dans une lettre à l'empereur Charles-Quint, je fis nettoyer toutes les chapelles particulières où se faisaient les sacrifices humains, et j'y plaçai les images de Notre-Dame et des saints. »

Heureux si les vainqueurs n'avaient pas souillé une conquête si glorieuse pour l'humanité par les fureurs rapaces qu'excitèrent les richesses des Mexicains ! Cependant, Cortez, et tous les historiens lui rendent ce témoignage, se montra toujours également humain et généreux. Le supplice de Guatimozin ne peut lui être attribué ; ce prince fut victime de la colère des soldats espagnols qui n'avaient pas trouvé dans son palais les trésors qu'ils attendaient ; Cortez, averti trop tard, accourut et délivra le fier et malheureux cacique du lit brûlant sur lequel on l'avait étendu.

Revenu en Europe, le conquérant du Mexique y

trouva peu d'accueil ; il ne put obtenir une audience de Charles-Quint. Un jour il fendit la presse qui entourait la voiture de l'empereur, et monta sur le marche-pied. « Qui êtes-vous ? lui dit Charles-Quint. — Je suis, répliqua fièrement Cortez, un homme qui vous a donné plus de royaumes que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

Cependant, il suivit l'empereur dans son expédition contre Alger, et ce fut dans cette campagne malheureuse qu'il perdit cinq émeraudes, les plus précieuses que l'on connût, et qui sont encore enfouies probablement dans les sables du cap Caxines. Il ressentit cette perte, mais il ressentit plus profondément l'affront qu'on lui avait fait en ne l'appelant point au conseil de guerre, où tant d'autres, d'une moindre renommée, avaient été admis.

Cortez mourut à Metelin, en Estramadure, en 1554, âgé de soixante-trois ans. Ame haute et pleine d'énergie, d'un courage et d'une activité à l'épreuve de tous les travaux et de tous les périls, d'une constance que les obstacles ne faisaient qu'affermir, d'un commerce doux, affable, plein de foi, de religion et de probité, Fernand Cortez était ce que devait être le héros destiné à fonder une nouvelle Espagne et une nouvelle Église dans le Nouveau-Monde. Il a laissé des *Lettres*, dans lesquelles il raconte ses conquêtes avec une simplicité pleine de grandeur. Déjà vieux, il épousa une jeune fille de grande maison, dona Juana de Zinia, qui admirait sa gloire, et à laquelle il voua le dévouement le plus chevaleresque.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 2.

Nous prions instamment nos abonnés de ne pas oublier de nous désigner dans leurs demandes de musique les noms des auteurs de chaque morceau qu'elles désirent recevoir. Sans cela, nous ne garantissons pas l'exactitude des envois.

Ce mois-ci nous donnons comme nouveauté *les Abeilles*, de Ledue, trois ravissantes petites fantaisies faciles ; et du même auteur, *la Marchande de plaisirs*, polka qui peut être placée au premier rang des compositions de ce genre. Avec cela, nous signalons trois mélodies et romances de J. Cou-

plet, intitulées : *les Deux fleurs*, *Père Valentin*, et *Cléopâtre*. Puis, *le Retour au pays*, *la Harpe éolienne*, et *le Pêcheur naufragé*, dues au talent gracieux de mademoiselle P. Dupont, auteur du *loto musical*, invention nouvelle et ingénieuse pour apprendre en très-peu de temps et sans difficulté les notes de musique aux jeunes enfants. Avec cela on trouvera toujours des œuvres de Thalberg, Dohler, Fumagalli, Brisson, Lecarpentier, etc., et de la musique de danse de nos meilleurs maîtres.

ÉDUCATION MUSICALE.

Avant d'arriver à l'oasis, il faut traverser le désert; nous sommes encore en plein sable, mes chères lectrices, prenez donc courageusement votre parti, tenez ferme dans votre petite main le nouveau bâton du voyage. La course est fatigante peut-être, mais elle ne sera pas longue, et vous trouverez après vos peines l'ombre qui repose, et la fontaine qui désaltère.

Nous en étions restées, si j'ai bonne mémoire, dans notre leçon d'harmonie, aux consonnances et aux dissonnances.

Les intervalles consonnants sont la tierce, la quarte, la quinte, la sixte et l'octave. Les dissonnants sont la seconde, la septième et la neuvième. Les intervalles consonnants et dissonnants ont la propriété de se renverser, c'est-à-dire que deux notes quelconques peuvent être à l'égard l'une de l'autre dans une position inférieure ou supérieure. Par exemple, *do* étant la note inférieure et *mi* la supérieure, il en résulte une tierce; mais que *mi* soit la note inférieure et *do* la supérieure, elles forment une sixte.

Le renversement des consonnances produit des consonnances. Celui des dissonnances engendre des dissonnances. Ainsi, la tierce renversée produit la sixte, la quarte produit la quinte, celle-ci produit la quarte, la sixte produit la tierce, la seconde produit la septième, et celle-ci la seconde.

On a discuté longtemps pour savoir si la quarte est une consonnance ou une dissonnance; deux gros livres ont même été écrits sur cette question; on se serait épargné beaucoup de mauvais raisonnements si l'on eût pensé à la loi du renversement. La quarte est une consonnance d'une qualité inférieure aux autres; mais elle est une consonnance, car elle provient d'une autre consonnance (la quinte), dont elle est le renversement.

Le renversement est une source de variété pour

l'harmonie, car il suffit de déplacer la position des notes pour obtenir des effets différents.

J'ai dit que les intervalles consonnants sont agréables par eux-mêmes, et que les autres ne le deviennent que par leur combinaison avec eux. Il résulte de cette différence que la succession des consonnances est libre, et qu'on peut en faire des suites aussi étendues qu'on le veut; deux dissonnances, au contraire, ne peuvent se succéder, et, dans la résolution d'une dissonnance sur une consonnance, la note dissonnante doit descendre d'un degré.

Cette règle, qu'on ne viole pas sans blesser une oreille délicate, n'est cependant pas toujours respectée par les compositeurs; mais si les maîtres font pardonner ces négligences en faveur des qualités du génie, il n'en reste pas moins certain que la règle est fondée sur des rapports irrécusables de convenance ou de répulsion des sons.

On conçoit que si l'on réunit deux ou trois consonnances, telles que la tierce, la quinte et l'octave dans un seul accord, cet accord sera *consonnant*; mais si à plusieurs consonnances on ajoute une dissonnance, l'accord deviendra *dissonnant*. Dans la plupart des accords dissonnants, il n'y a qu'une dissonnance; quelques-uns cependant en contiennent deux.

Si l'on était obligé d'énumérer tous les intervalles qui entrent dans la composition d'un accord de quatre ou de cinq sons, la nomenclature de ces accords serait embarrassante dans le langage de la science, et fatigante pour la mémoire; mais il n'en est point ainsi. L'accord qui se forme de la réunion de la tierce, de la quinte et de l'octave, s'appelle par excellence *l'accord parfait*, parce que c'est celui qui satisfait le plus l'oreille, le seul qui puisse servir de conclusion à toute espèce de période harmonique, et qui donne l'idée du repos. Tous les autres se désignent par l'in-

tervalle le plus caractéristique de leur composition. Ainsi, un accord formé de la tierce, de la sixte et de l'octave s'appelle *accord de sixte*, parce que cet intervalle établit la différence qui existe entre cet accord et le *parfait*; on donne le nom d'*accord de seconde* à celui qui est composé de seconde, quarte et sixte, parce que la seconde est la dissonnance dont la résolution descendante est obligée; on appelle *accord de septième* celui qui est composé de tierce, quinte et septième, etc.

C'est surtout dans les accords composés de trois ou de quatre notes que la variété résultant du renversement se fait apercevoir, car l'harmonie de ces accords peut s'offrir à l'oreille sous autant d'aspects différents qu'il y a de notes dans leur composition. Par exemple, l'accord parfait est composé de trois notes qu'on peut placer à volonté dans la position inférieure. Dans la première disposition, l'accord est

composé de tierce et de quinte : c'est l'*accord parfait*; dans la seconde, l'accord renferme la tierce et la sixte : c'est l'*accord de sixte*; enfin, dans la troisième, les intervalles sont la quarte et la sixte : c'est l'*accord de quarte et sixte*. La même opération peut avoir lieu pour tous les accords, et donne lieu à des groupes de formes et de dénominations différentes qu'il est inutile d'énumérer ici. Il suffit qu'on se fasse une idée claire et nette de l'opération.

Pour bien comprendre toutes les difficultés que présente sans cesse l'étude de cette science abstraite, il faut donner toute votre attention à la lecture de ces pages, et devant votre clavier chercher vous-même, par des exemples ou exercices pratiques, la solution des passages que la théorie ne nous permet pas de formuler plus clairement.

MARIE LASSAUEUR.

(La suite à un autre numéro.)

Revue Musicale.

Voici la jeune année 1856 bien et dûment installée dans ses pénates. Le soleil et la gloire l'ont tenue sur les fonts de baptême. La nature lui souriait gaïement à son entrée dans la vie, tandis que l'humanité lui chantait ses hymnes de conquêtes. Ce sont certes de magnifiques pronostics pour cette heureuse préface de l'avenir. Elle a vu défiler majestueusement devant elle les vieux drapeaux et les jeunes moustaches de l'empire, tout tachés de poudre ennemie; les populations l'ont acclamée chaleureusement, les théâtres lui ont adressé des ovations unanimes. Puisse-t-elle, en fille reconnaissante, protéger à son tour les hommes et les arts qui lui sont aujourd'hui leurs soumissions respectueuses !

L'académie impériale de musique a donné récemment, sous le titre de *Pantagruel*, un opéra bouffe en deux actes de M. Théodore Labarre, dont M. Trianon a écrit le livret. La fâcheuse exécution de cet ouvrage, confiée à des artistes dont nous avons pourtant eu à enregistrer les succès dans diverses circonstances, a suscité un tel vacarme de sifflets et de cris insolents qu'on se demandait si une seconde représentation était possible. Dans cette pièce, donnée presque à l'improviste, sans le renfort des trompettes de la publicité, il est probable que les rôles avaient été plus ébauchés qu'appriés, que les répétitions avaient été trop rares, et qu'enfin ce grand et majestueux orchestre de l'Opéra, habitué à produire de belles épopées lyriques, avait dédaigné de faire valoir une bluette musicale qui du reste ne semblait pas destinée à une longue vie, lors même qu'elle aurait eu de meilleurs parrains.

La rentrée de madame Frezzolini aux Italiens dans *il T. ovatore* a été honorée de la présence de l'Impératrice. La grande cantatrice, et l'excellent artiste Mario, se sont surpassés dans l'exécution de l'œuvre de Verdi. Un opéra demi-série en deux actes, de M. Pedrotti, *la Fiorina*, a été chanté par Carion, Everardi, Zucchini et madame Rosina Penco, avec beaucoup de verve, de grâce et d'ensemble. Quelques parties bouffes, surtout le début final de premier acte, ont été fort remarquées; mais en général la musique est trop bruyante, trop saccadée, et semble avoir emprunté au genre de Verdi la couleur sans le style, le bruit sans la puissance, en un mot les défauts sans les qualités. On parle d'un ouvrage du maestro Cagnoni intitulé *Bucefalo*, que doit suivre la partition du chef d'orchestre Bottesini.

Le théâtre de l'Opéra-Comique avait fondé de grandes

espérances sur *les Saisons*, de M. Massé, l'auteur de *Gala-tée*, et des *Noces de Jeannette*. Après une foule d'incertitudes, d'obstacles, de maladies, de changements d'artistes, l'ouvrage a enfin fait son apparition devant un nombreux et impatient auditoire; mais, hélas! à la honte des compositeurs et aux bâillements du public. Chacun des petits actes qui composent la pièce est une saison. Le premier commence à l'été, les autres suivent jusqu'à l'hiver. Cet opéra renferme néanmoins quelques morceaux d'un véritable mérite, mais ils sont noyés dans de telles longueurs, qu'il nous serait impossible d'en faire l'analyse sans ennuyer nos lectrices d'une multitude de louanges et de blâmes, d'admiration et de critiques, au milieu desquelles je ne sais pas trop ce qu'il faudrait conclure. Je laisse donc un pareil travail à de plus audacieux que moi.

Au Théâtre-Lyrique la nouveauté du mois a été un petit opéra, ayant pour titre : *Le Secret de l'oncle Vincent*, dont M. Boisseau a écrit le livret et dont la musique est due à M. Lajarte, deux jeunes compositeurs jusqu'alors inconnus. Sans vouloir attenter au mérite de ces néophytes de l'art, nous devons les engager à choisir des sujets moins rebattus que celui qu'ils ont adopté. Quant à la partie musicale, interprétée par mademoiselle Caye, sortie récemment du conservatoire, et par M. Meillet, nous y avons remarqué d'assez jolis détails, parfois de la grâce, et des dispositions à un talent réel, aussi la pièce a-t-elle reçu du public un encourageant accueil.

La reprise du *Barbier de Séville* a produit un assez bon effet. Quoique les traditions auxquelles nous avons été accoutumés nous rendent difficile sur les moyens d'exécution de ce chef-d'œuvre, nous n'avons pu refuser à M. Achard, à mademoiselle Caye et à M. Prieu les applaudissements qu'ils méritaient.

Le Solitaire, ouvrage de M. Carafa, que tout Paris a applaudi il y a une trentaine d'années, n'a pas eu le même sort sur la scène lyrique du boulevard du Temple. Il est bien temps vraiment que toutes ces rapsodies reprises, que tous ces pastiches ébauchés, que toute cette défroque d'un autre monde fassent place à quelques nouveautés d'un ordre remarquable, largement exécutées et de nature à nous prouver que la France est encore féconde en grands artistes et en hommes de génie.

MARIE LASSAUEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

DINER EN HIVER.

POUR SEPT COUVERTS.

Potage au riz.

RELEVÉ.

Saumon à la sauce blanche.

ENTRÉES.

Fricandeau à la chicorée. Côtelettes de mouton panées et grillées.

RÔTI.

Poularde aux marrons.

Salade.

ENTREMETS.

Épinards.

Meringues.

DESSERT.

Compotes, fromage, poires, pommes, oranges, bonbons.

GALETTE DE SARRASIN. — Mettez dans une terrine 250 grammes de farine de sarrasin fraîchement moulue; faites un trou au milieu, mettez-y deux pinces de sel fin, une cuillerée d'eau-de-vie, deux œufs frais, jaune et blanc, et tournez avec une cuiller, jusqu'à ce que ce soit comme une bouillie claire, sans grumeaux. Formez-en des crêpes, en les faisant sauter dans la poêle, et servez avec le thé, en étendant dessus du beurre bien frais.

PUDDING AUX CHATAIGNES. — Prenez deux fortes poignées de châtaignes; faites-les bouillir, pelez-les et pilez-les; ajoutez-y un quart de sucre râpé, un verre de crème, trois jaunes d'œufs, un blanc battu en neige, le jus d'un citron et le zeste bien râpé. Ce mélange bien battu, bien mêlé, vous versez le tout dans un moule bien graissé et saupoudré de sucre fin; faites cuire pendant une heure au bain-marie; renversez le gâteau sur un plat et couvrez-le d'une crème à la vanille.

Correspondance.

Hier, pour nous reposer des fêtes qui se succèdent depuis quinze jours, nous avons passé notre soirée en famille, c'est-à-dire entourées de nos parents et de nos intimes. Florence, Louise et Berthe étaient de la partie, et tandis que nos pères faisaient leur whist dans le coin le plus reculé du salon, que nos mères causaient auprès du feu, que nos frères et leurs amis bogaient de leur côté, nous, jeunes filles, assises autour d'une table, nous devisions, l'ouvrage en main.

« Êtes-vous contente de vos étrennes? demandai-je à Louise.

— Très-contente, Jeanne; ma mère m'a donné le nécessaire que voici; mon père l'Histoire de la conquête d'Angleterre, par Augustin Thierry, et mon frère une petite mosaïque qu'un de ses amis lui a rapportée de Rome. Plusieurs fois il m'avait vue l'admirer, et quoiqu'il y tint, autant par sa valeur artistique que comme souvenir, il s'en est privé pour moi. Il est si bon!

— Cela le prouve, dit Florence; le mien n'en aurait pas fait autant.

— Il ferait mieux peut-être, repris-je, si tu te montrais envers lui plus prévenante.

— Plus prévenante pour un frère qui ne songe qu'à me quitter? Nuit et jour il travaille pour entrer à Saint-Cyr; il ne rêve que gloire militaire, décorations, généralat, que sais-je? Sans égards pour les

larmes de ma mère, il veut partir, partir à tout prix, et dit qu'il s'engagera s'il n'est pas reçu.

— Si telle est sa vocation, pourquoi l'en détourner? dit Berthe.

— Parce que la carrière militaire est pleine de souffrances et de dangers; avez-vous déjà oublié dans quel état étaient les troupes revenant de Crimée. Pauvres gens! comme ils étaient pâles, amaigris! comme ils paraissaient épuisés, souffrants! Et ces blessés qui marchaient en tête des bataillons, à l'ombre des drapeaux troués par la mitraille! n'était-ce pas à vous briser d'émotions, à vous faire mourir de douleur, rien qu'en songeant qu'un jour peut-être un frère pourrait vous être rendu en cet état?

— Heureux encore quand ce frère vous est rendu, ajoutai-je, car, au milieu de ces rangs pressés en apparence, combien de frères et de fils manquaient! Le jour de la dernière arrivée, je passais dans une rue voisine du boulevard. Le tambour battait aux champs; une femme en vêtements de deuil, tenant un enfant par la main, marchait à mes côtés. « Mère, lui dit l'enfant, ce sont les soldats qui arrivent, viens les voir... » Pour toute réponse, la mère poussa un soupir; deux grosses larmes coulèrent de ses yeux sur ses joues creuses; elle se baissa, embrassa son fils, et tous deux s'éloignèrent. Ce baiser, ces larmes, ce silence, où allaient-ils? Dieu le sait... Quant à moi,

je poursuivis ma route, je me rendais près d'une amie de ma mère, frappée aussi dans ses affections. Je la trouvais seule... avec l'épée de son fils, qu'un jeune officier venait de lui rapporter! Cette épée, et un adieu chrétien, tracé d'une main mourante, tels étaient les objets que la pauvre femme couvrait de baisers et de larmes!... Je lui pris la main, elle me présenta l'adieu de son enfant; il est ainsi conçu : « Remets mon épée à ma mère, et dis-lui que je » meurs chrétien, le cœur plein d'amour et de recon- » naissance pour elle... de confiance et d'espérance » en Dieu. »

— Ma chère Jeanne, me dit Florence, si nous chan- gions de sujet? Pour un jour des Rois, ce n'est pas très-gai. Qu'en pensez-vous, mesdemoiselles? Louise et Berthe ne répondirent pas. »

Voilà pourtant comme on est dans le monde! reprit-elle, même avec ses amies, on ne dit pas ce que l'on pense.

« C'est quelquefois un tort et quelquefois sagesse, répondis-je à Florence.

— Bon, je profiterai de la leçon. Veux-tu nous montrer tes planches?

— Soit, si cela doit amuser ces demoiselles... mais auparavant, si Berthe nous chantait quelque chose?

— Volontiers, répondit Berthe, je vais vous gazouil- ler la *Fauvette* de *Dufaur* : je l'ai chantée le jour de mon grand dîner, on l'a trouvée jolie.

— A propos!... vous y êtes-vous amusée? demanda Louise.

— Ennuyée à mourir, mademoiselle!... Imaginez- vous que j'étais placée entre un monsieur sourd et un mathématicien, professeur dans un collège, il me fai- sait des phrases carrées comme des rectangles, savantes comme des problèmes, si bien qu'à l'un je n'osais pas répondre, dans la crainte de me tromper, et qu'à l'autre je ne pouvais me faire entendre. Heureusement le dîner ne s'est pas prolongé trop longtemps. Reintrés au salon, les messieurs se sont mis d'un côté, les dames de l'autre, et elles ont causé... toilette. J'ai d'abord écouté de toutes mes oreilles; mais comme toutes ces belles parures n'étaient point à mon adresse, je me suis surprise étouffant un bâillement! Comment voulez- vous? je sais par cœur toutes les modes... Dans toutes les visites que j'ai faites *à jours gardés*, je n'ai entendu parler que de cela. Ah! papa a bien raison quand il dit qu'on ne sait plus causer. Quelle différence entre les conversations d'aujourd'hui et celles que rapportent les livres, celles que me raconte ma grand'mère! Être instruite servait alors à quelque chose dans le monde... mais maintenant dès qu'on sait toucher du piano, chanter, danser, répondre oui et non, et indiquer la tournure, la toilette des autres, cela suffit pour être trouvée charmante.

— Dans une visite ou dans une soirée, conti- nuai-je, et encore qui sait l'opinion qu'aura de vous la personne à laquelle vous vous serez montrée peu charitable pour les absents?

— Ah! je n'ai pas à m'en préoccuper, ajouta Berthe, car j'étais la plus jeune de la société, et j'ai écouté parler les autres, rien de plus, jusqu'à ce que la mai- tresse de la maison vint me prier de me mettre au piano. Ma grand'mère m'ayant dit qu'il était de mau- vaise éducation de se faire *implorer*, je m'y laissai con- duire de suite, et je me mis à jouer une valse brillante dont je ne fis pas toutes les reprises, pour ne point

fatiguer mes auditeurs. A peine avais-je fini, qu'une dame me demanda de lui accompagner un morceau des *Vépres Siciliennes*. Il s'agissait de lire à première vue, je refusai; elle insista et je cédai, en la préven- tant que je ferais certainement des fautes qui lui seraient désagréables. Elle n'en voulut rien croire; je me mis à l'œuvre, et je réussis à la suivre, grâce à quelques suppressions de notes que je me suis per- mises, pour ne pas jouer faux ni manquer la mesure. Je crois que cette dame me sut gré de ma bonne volonté, car il n'est pas de félicitations, de remerciements qu'elle ne m'ait adressés, et avec elle je retournais prendre ma place, quand la maîtresse de la maison vint me dire : « Oh! mademoiselle, restez je vous prie, vous allez nous chanter aussi quelque chose. » Pour le coup, je refusai net; mais la pauvre dame insista avec une bonté si maternelle que je dus obéir, et de nou- veau je me mis sur la sellette. J'ai chanté *Fauvette*; mais comment! C'était à me prendre en pitié moi et mon oiseau; ma voix tremblait, mes doigts étaient en retard... N'importe, il fallait avaler le calice; mais, comme mon père avait dit que c'était la première fois que je chantais dans le monde, on fut indulgent. Un peu plus tard mes doigts réparaient les échecs de ma voix, et après avoir fait polker les autres, j'ai trouvé d'aimables danseurs prêts à *travailler*, comme ils disent, pour me payer de ma peine, et j'ai sauté jusqu'à une heure du matin.

— Eh bien! chante maintenant, dit Florence, et tout en t'écoutant je vais aider Jeanne à servir le thé. En effet, nous nous mîmes à l'œuvre. D'abord, nous sucrames les deux tiers des tasses préparées, et, au fur et à mesure que je les remplissais, Florence et Louise, qui voulurent gracieusement s'en mêler, les portaient à chaque personne, en commençant par nos mères, nos pères et nos frères. Vint ensuite le *gâteau des Rois*, grand et rond comme le bouclier d'Achille. Berthe le coupa; mais il était trop grand pour n'en faire qu'une part pour chacun, trop petit pour en faire deux, et il fut convenu que, selon l'ancien usage, il y aurait la *part des pauvres*. Chacun se servit, examina les bords intacts de son morceau, de celui de son voisin, le mordit prudemment... pas de fève!...

— La voilà, dit Florence, qui examinait la *part des pauvres*. »

Un ah! désappointé retentit... Comment faire? se lisait sur toutes les figures.

« Si on mettait cette part en loterie? dit Berthe en riant.

— Bonne idée, dit Florence; je vais faire autant de billets que nous sommes de personnes, chacun tirera le sien, et la *part des pauvres* appartiendra au plus haut numéro. Voulez-vous?

— Et le prix du billet? dit le frère de Florence.

— Il sera d'un franc, répondit ma mère; le produit de la loterie sera remis par ces demoiselles à une pauvre veuve qui demeure sous le toit de notre maison.

— Adopté!... » fut le mot unanimement répété.

Les billets faits, on les mit dans un chapeau qui, dans les mains de Berthe, fit le tour du salon. Chacun prit le sien, le dernier resta à Berthe : c'était le numéro gagnant. « Vive la jeune reine! répéta-t-on, vive le roi qu'elle choisira! » Toute joyeuse d'abord de son triomphe, Berthe se troubla en entendant le vœu de ses sujets. Elle rougit, prit un air embarrassé, mais soudain, allant vers ma mère : « Madame, lui dit-

elle, je suis trop jeune pour faire seule un pareil choix, veuillez me dire lequel de ces messieurs peut assurer le bonheur de mon peuple. » Très-bien ! très-bien ! fut le cri général. Quant à ma mère, elle alla chercher le frère de Louise et le présenta à la jeune souveraine.

Le domestique servit le punch, chacun but à la santé de la reine d'un jour en répétant le cri traditionnel : Le roi boit ! la reine boit !

Il était près de minuit ; l'heure de se séparer était venue.

« Et tes planches ? me dit Florence.

— Veux-tu les venir voir demain ?

— A quelle heure ?

— Deux heures, si cela t'arrange. Serez-vous des nôtres, Berthe, et vous, Louise ?

— Volontiers, volontiers.

— C'est entendu. »

Nous nous quittâmes en nous serrant la main, et c'est en attendant notre jeune reine et ses dames d'honneur que je te retrace, ma bien chère, les souvenirs de cette réunion intime à laquelle ta présence eût ajouté tant de charmes !

« Suis-je la première, Jeanne ?

— Oui, ma chère Florence, et, si tu veux, nous allons commencer. Ces demoiselles se font attendre, et la dimension de mes planches m'effraye, en raison du peu de temps que nous avons à leur consacrer. Je suis de bal de noce ce soir.

— Ah ! que mets-tu ?

— Ma robe de tulle de soie rose à trois jupes garnies de bouillonnés, et relevées à droite et à gauche par des petites touffes de roses pareilles à ma guirlande ou plutôt à mon cache-peigne, car on ne porte guère autre chose en ce moment. C'est une toilette simple, mais c'est ma mère qui l'a choisie, et par cela seul elle me plaît. Voyons, trêve de causeries, si tu veux ; cherche le n° 1.

— Oh ! avant de le trouver, je devine que c'est un mouchoir ; c'est toujours ton premier dessin...

— C'est possible, mais celui-ci mérite bien l'honneur que je lui fais, regarde...

— Oui, il est très-joli.

— Il est mieux que cela, ma chère, il est savant, mystérieux, hiéroglyphique.

— Que veux-tu dire ?

— Que sous ces fleurs, ces arabesques, ces mille fantaisies, un nom est caché...

— Plaisanterie, Jeanne ?

— Non pas, tu vas voir... plie ton dessin en deux, c'est-à-dire, forme deux angles égaux du coin de ton mouchoir et regarde ton dessin dans le sens du pli que tu as formé ; que lis-tu ?

— Rien.

— Comment ? tu n'aperçois pas des lettres au milieu de toutes ces fleurs ?

— Jeanne, je ne vois rien, absolument rien, je t'assure.

— Ah ! c'est que tu ne veux pas prendre la peine de chercher ; car il est bien visible qu'ici est un *M*, là un *A*, puis un *R*, et à sa suite un *I* et un *E*, ce qui fait pour tout le monde *Marie*.

— Oui, maintenant que tu me l'as dit, je le vois ; c'est très-simple, mais jamais je ne l'eusse trouvé... c'est comme pour les rébus.

— Ça y ressemble un peu, et il me semble que

cela serait mieux nommé *Broderie-Rébus*, que *Broderie parlante*.

— Et de qui est cette invention ?

— De M. Napoléon Barthel. Il fait aussi de cette façon des dessins de tapisseries, de dentelles, de décors pour boîtes, etc., auxquels il donne le nom d'*ornements mystérieux, artistiques et littéraires*.

— Mystérieux et artistiques... c'est impossible, mais littéraires, c'est autre chose !... Et quels sont les avantages de cette invention ?

— Nous les examinerons une autre fois, passons au n° 2.

— Oui, quand tu m'auras dit comment je dois broder ta nouvelle merveille.

— Eh bien, au plumetis. Dans les dessins marqués de barrettes tu feras des points d'échelle, de même dans le bord, et tu termineras par un feston feuille de rose auquel tu coudras, si tu veux, une toute petite valenciennienne ou une guipure.

2 et 3, COL D'ENFANT ET GARNITURE ASSORTIE. C'est un dessin de commençante. Le raisin peut être fait au feston ou bien au plumetis et entouré d'un petit cordonnet bien mignon, bien fin. Brodé sur mousseline, ce dessin serait charmant et ferait à une petite fille un joli col et de jolies manches, en ayant soin, surtout, de poser les garnitures presque à plat.

4, — Ah ! ah ! voilà le PETIT COL BRISÉ que je t'ai demandé ; merci, Jeanne !

— Tu peux me remercier en effet, Florence, car je t'ai fait un grand sacrifice en satisfaisant à cette fantaisie... d'arrière. C'est sur batiste ou mousseline très-fine que tu broderas ce dessin, composé de plumetis et de point de sable. Au bord, court un point d'échelle, puis un feston auquel tu peux coudre une petite valenciennienne, haute de trois ou quatre centimètres.

5, FEUILLE DE ROUX FORMANT ÉCUSON. Brode-le au plumetis et au feston feuille de rose ; fais des jours dans les pétales de la fleur et le cœur des boutons. Quant aux lettres, brode-les soit au plumetis, soit au feston. Le plumetis est préférable.

6, MOITIÉ D'UNE BAVETTE. — Oh ! la miniature ! quel plaisir je vais avoir à broder cela au plumetis, sur un beau et fin piqué ! Je prendrai du coton un peu gros afin que les fleurs ressortent bien, et ma bavette terminée, ce qui ne sera pas long, je l'enverrai à ta petite nièce.

— C'est bien aimable à toi, ma Florence, et j'accepte de grand cœur.

7, S. C. L. P. plumetis fin.

8, G. E. M. enlacées, plumetis, feston feuille de rose et œillets ou pois.

9, E. D. L. enlacées, plumetis et œillets ou pois.

10, J. C. plumetis.

11, Clémence, plumetis.

Ici finit la petite édition.

12, COL MOUSQUETAIRE. Tu choisiras de la mousseline suisse aussi fine et aussi bonne que possible ; puis du coton très-fin, et tu broderas ce col de cette façon : les fleurs et les arabesques au plumetis, avec jours variés dans les endroits marqués d'une croix ; des points d'échelle partent où tu vois des petites barrettes ; de tout petits œillets comme semis, et un feston de rose au bord. Tu orneras ce col d'une dentelle.

13, GARNITURE POUR MANCHES. — Fais un bouillon en

mousseline, place au-dessus ta garniture; puis ajoute un deuxième bouillon plus large que celui du dessous, et termine ta manche comme de coutume. Il est entendu que la même dentelle qui garnira ton col doit garnir tes manches.

14, **DESSIN DE PANTOUFLES** de drap, de velours ou de moire antique. — Sur du velours noir, fais une rangée de points de chaînette en fil d'or et une autre en soie cordonnet bleu, vert, rose de Chine ou violet. — Sur drap ou sur moire antique, la broderie en soutache ou en serpentine, même en chenille, est préférable.

Tu feras doubler ces pantoufles avec de la flanelle assortie à la couleur de ta broderie, et tu en orneras le bord avec une petite ruche de satin de même teinte. — Sur le milieu, tu placeras un nœud à bouts ou une rosette renfermant un petit bouton d'acier.

15, *Ecusson*, encadrement et nom, tout au plumetis.

16, *Linéa*, plumetis.

17, *M R*, plumetis ou feston.

18, *Hortense*, plumetis ordinaire.

19, *A H*, plumetis. — Voilà un chiffre bien élégant. Est-ce encore un Barthéloflore ?

— Jene le crois pas, et d'ailleurs nous n'aurions pas le temps de le deviner.

20, *Ghislaine*, plumetis fendu.

21, *Dolomie*, plumetis.

22, *Julie*, dans un écusson; plumetis avec jours dans le calice de la rose.

23, *L R H*, plumetis ou feston feuille de rose.

Tourne la planche.

23, 24, 25, 26, 27, Dos, devant, pièce, manches et revers d'une pelisse pour petite fille de deux à trois ans. Cette pelisse, de forme toute nouvelle (patron Reynaud), se fait en velours ou en drap, selon l'usage auquel on la destine. La pièce, le tour du corps de la pèlerine, ainsi que le tour des manches, doivent être garnis d'un galon de moire, bordé d'un effilé gaufré ou d'une ruche de ruban plissée par le procédé Desterbecq. Si ta sœur fait cette pelisse en velours, elle devra la doubler d'une peluche frisée, en harmonie avec la couleur des robes qu'elle met à sa petite fille. Si, au contraire, elle la fait en drap gris double face, qu'elle prenne de préférence celui dont le dessous est à carreaux écossais.

— Ah! oui, Jeanne, je sais ce que tu veux dire; on fait ainsi des talmas à collets renversés, et des vestes pour petits garçons. Ce drap est très-joli.

— Et très-chaud, ma chère Florence, ce qui n'est pas à dédaigner par le temps qui court. Aussi j'ai vu des manteaux de ce genre portés par des femmes très-distinguées, surtout pour manteaux de voyage.

28, **COIN DE MOUCHOIR**, à broder au plumetis et au point de rose. Le nom qu'il renferme est celui que tu as donné, tu vois que je n'y ai presque rien changé.

29, **VOLANT** pour robe de mousseline. Voilà, j'en père, qui n'effrayera pas ton timide courage; et si tu avais la moindre coquetterie, tu te mettras à l'œuvre pour te faire une robe brodée à trois jupes.

— Est-ce bien toi qui parles ainsi, Jeanne? quoi, tu me conseilles de me broder une robe?

— Oui, mais non de la porter avant d'être madame.

— Oh! alors, je n'ai nul besoin de me presser pour me mettre à l'œuvre; mais il me vient une idée: sais-

tu que cela serait une jolie robe de petite fille? ou bien encore une robe de mariée?

— Oui, mais il faudrait y mettre quatre volants, et les broder sur le métier; ça irait plus vite, et le travail serait plus régulier.

30, *Pétra*, plumetis.

31, *Mina*, plumetis simple ou feston.

32, *C P H*, plumetis fin.

33, **ENTRE-DEUX DU COL** qui se trouve au n° 12 du côté recto de la planche.

34, **DESSIN POUR SOUFFLET**. — Ne vient-on pas de sonner, Florence?

— En effet... et on entre... Ah! c'est Louise et Berthe.

— Oui, nous nous sommes trouvées ensemble à la porte... nous sommes bien en retard.

— Un peu, mes chères amies, et, pressée par le temps, je n'ai pu vous attendre, je vais à un bal de noce.

— C'est-à-dire, ma chère Jeanne, que vous avez été à la messe ce matin. La mariée était-elle belle?

— Belle de toutes façons. Quant à sa toilette, elle se composait d'une robe en moire crinoline, sans basque, garnie d'une berthe de dentelle point d'Alençon (mais aussi blanche que la robe), formant revers sur le devant du corsage. Sa coiffure était charmante: un premier bandeau en cheveux lui encadrait la figure; un gros rouleau venait le recouvrir à hauteur de couronne et en descendant au-dessus des oreilles; puis, sous son grand voile, très-haut placé, sur la tête, se cachaient des lis et des boutons d'oranger. Ajoutez à cela un frais visage, un air modeste et toutes les qualités d'une âme qui a grandi à l'ombre du sanctuaire, sous l'aile maternelle, dans la pratique de toutes les vertus, et dites-moi si j'ai tort de vous dire: *Ma mariée est toute belle*.

Maintenant, mes chères amies, me permettez-vous de continuer mes explications?

— C'est-à-dire que nous vous en prions, Jeanne.

— J'en étais au numéro 34, qui est un dessin pour soufflet. Il doit être brodé au passé sur velours ou sur peau; une soutache ou une double chaînette doit entourer le travail. Du reste, ce soufflet fait pendant au dessin de balai que je t'ai donné dernièrement, et doit être brodé de même façon.

35 et 35 bis, **PETITE PELOTE DE POCHE**.

— Ah! ma chère Jeanne, c'est une invention à mon adresse.

— Nullement, Berthe; mais je désire qu'elle vous soit utile. Vous couperez deux morceaux de carton d'un dessin quelconque, puis vous coudrez en surjet ces deux cartons, et c'est dans ce même surjet que vous piquerez vos épingles, si utiles quand un accident arrive ou qu'un nœud de chapeau, de manches, etc., se met en état de rébellion.

36, **PORTE-LETTRES**. Le bouquet du milieu se brode au passé sur de la moire, d'une couleur tranchant avec l'encadrement de velours. On peut aussi le faire en tapisserie sur canevas de soie blanc ou noir; ce genre de porte-lettres se monte comme les porte-journaux ou les vide-poches; le velours doit être coilé sur du carton, et l'intérieur doublé de moire de couleur claire. Les parties une fois assemblées, les coutures devront être cachées par une passementerie assortie au velours et aux soies employées dans la broderie, que l'on fera dépasser en forme de boucle au haut du dossier, afin de pouvoir suspendre le porte-

lettres. On peut aussi remplacer le velours par la moire. C'est plus simple, mais moins joli.

37, CROQUIS D'UNE BOÎTE EN VERRE, charmant ouvrage qui a eu le plus grand succès chez Mme Marie Soudant, au moment du jour de l'an. Procure-toi du verre de vitre de belle qualité. Coupe-s-en des morceaux ayant les dimensions des numéros 1, 2, 3, 4 et 5, le numéro 3 devant servir pour le fond et le couvercle.

Ces morceaux de verre préparés, tu les bords tout autour d'un ruban de satin bleu ou rose, à ton choix, que tu poseras à cheval, et que tu fixeras sur ton verre au moyen d'une gomme délayée. Ensuite tu joindras ensemble, par un point de surjet, les cinq morceaux destinés à former le fond et les quatre côtés de la boîte; puis tu cacheras ces surjets par une petite ruche de même ruban que celui posé à cheval. Quant au couvercle, tu le garniras également d'une ruche et tu le fixeras à la boîte par deux nœuds à bouts flottants, que tu poseras en guise de charnières, c'est-à-dire sur le sens allongé. Si pour couper ton verre, tu ne voulais pas avoir recours au vitrier, sers-toi de ce qu'on appelle un diamant et d'une règle.

38, ECRAN ORIENTAL en chenille se faisant sur carcasse.

— Passons maintenant à la planche de crochet.

— Ah ! mademoiselle Jeanne, pourriez-vous auparavant m'indiquer le moyen de reproduire sur les étoffes, velours, soie ou autres, les jolis dessins que vous nous donnez ? Je me suis souvent trouvée très-embarrassée pour les dessiner, embarrassée au point de renoncer à m'en servir.

— Rien de plus simple, Louise. Voici deux recettes de compositions que vous pourrez préparer vous-même, et à l'aide desquelles vous dessinerez sur vos étoffes tout ce que vous voudrez :

Dans un vase vernissé que vous placerez sur un feu très-doux, vous faites fondre du mastic en larmes, auquel vous ajoutez une huitième partie de cire vierge, d'huile, de goudron ou de noir de fumée, selon la teinte plus ou moins foncée que vous voulez obtenir. Vous mêlez le tout avec une spatule de fer, et lorsque cette composition est bien fondue, vous la versez sur une feuille de papier, dont vous aurez à l'avance relevé les bords et fermé les quatre angles. Laissez refroidir, puis cassez un morceau de cette composition, placez-le sur une pierre, broyez-le avec une molette de verre, et réduits en poudre passez au tamis.

Ceci sert pour dessiner en noir sur les étoffes claires. Quand vous voulez dessiner sur étoffes foncées, au lieu de goudron ou de noir de fumée, vous ajoutez à votre cire et à votre mastic du beau blanc d'argent autant que la composition peut en contenir.

Un procédé encore bien plus simple, mais qui ne peut servir que pour les étoffes de couleur claire, c'est de délayer une forte quantité d'indigo dans un peu d'eau. J'obtiens ainsi une eau de bleu très-forte, dans laquelle je fais fondre de la gomme arabique, et à l'aide d'une plume d'oie que je trempe dans cette préparation, je décalque très-bien sur mousseline, jaconas, etc.

— Merci, Jeanne, j'essayerai de vos procédés. Voyons maintenant votre double planche de crochet.

— La voici :

N° 1, NAPPE D'AUTEL.

— Ah ! ça sent le carème.

— Dans tous les temps, Berthe, une jeune fille ou

une femme chrétienne doit s'occuper du soin de la maison de Dieu, et se faire un devoir de l'embellir. L'église du village où est située la campagne de vos parents est bien misérable; vous-même m'avez dit qu'il y manquait de tout, et que votre mère avait dû pourvoir au plus indispensable. Pourvoyez, vous, à son embellissement, vous le pouvez à peu de frais : quelques pelotes de coton, un crochet, du bon vouloir, quelques heures prises sur le temps perdu, voilà tout ce qu'il vous faut pour faire cette nappe, qui vous vaudra les remerciements de votre bon pasteur, et, mieux que cela, un sourire du bon Dieu !...

Vous pourrez faire cette nappe soit au crochet, soit en broderie reprise sur filet, et la garnir d'une dentelle imitation de crochet en harmonie avec votre dessin.

2, Dessin pour store, manteau de lit ou dessin d'édredon. Je n'ai pas besoin de vous expliquer, mes chères amies, que l'encadrement ou guirlande et le semé doivent être reproduits autant de fois que l'exige la dimension de l'objet que vous voulez faire. Quant au travail, c'est toujours le même.

3, Housse pour siège de chaises ou de fauteuil. J'en ai vu de faites avec de la laine, de la ficelle, même du fil d'aloès; quelques personnes trouvent cela joli... A mon avis, c'est plus ou moins laid.

4, GARNITURE pour toutes espèces de choses : toilette duchesse, tour de guéridon, manteau de lit, housse d'édredon, etc.

5, Dessin d'AUBE. Il est indispensable d'employer pour ce travail du coton très-fin, soit en le faisant au crochet, soit en le brodant sur filet à cause de l'ampleur et de la hauteur de ces sortes d'objets.

6, Dessus de Cocotte.

— Ah ! oui, Jeanne, c'est ce couvre-cuifs dont tu as donné l'explication et promis le dessin; tu as mis tes bœufs derrière ta charrette.

— Ça m'arrive quelquefois, parce que je compte sur ton indulgence... Serait-ce à tort, ma Florence ?

— Tu le sais, Jeanne.

7, Grecque à tous usages.

8, Dessus de pelote ou de plomb-pelote, qu'il faudrait entourer d'une dentelle quelconque, posée à plat, ou un peu froncée si elle était très-fine et légère de dessin.

— C'est tout, Jeanne ?

— Non, Berthe; il nous reste encore une planche de lingerie et la gravure de modes.

— Ah ! mon Dieu, quelle profusion ! Vite, Jeanne, bonne Jeanne, expliquez-nous tout cela; ensuite je vous ferai des confidences... que je vous invite aussi à recevoir, miss Berthe et miss Florence.

GRAVURE DE MODES.

La jeune fille, qui reçoit une visite, porte une robe de taffetas oriental, dont la jupe est garnie de cinq barbes de même étoffe. Ces barbes, qui partent de la ceinture, sont bordées de guipure, surmontée de deux rangs de velours gradué.

Le corsage, sans basques, est fermé par des boutons. Il est orné d'une petite pèlerine; revers garnis de la même manière que les barbes de la jupe.

Les manches sont terminées par un volant, garni de la même manière que la pèlerine. Ce volant est posé sur la manche à la hauteur de la saignée.

Les sous-manchés et le col que porte cette jeune fille sont en mousseline brodée au plumetis. — Sur ses cheveux, disposés en *racines droites*, est jetée une fanchon en guipure de Gènes. Cette fanchon est attachée sous le menton.

— Me permets-tu de te dire que tu nous perds, Jeanne ?

— Qu'entends-tu par ces paroles, Florence ?

— Que tu nous composes des toilettes de chez nous qui effrayeraient nos fiancés, si fiancés nous étions.

— Que veux-tu ? Je déplore avec toi, ma chère, le luxe auquel la mode nous oblige, et je désire que toutes les mères imitent la mienne, c'est-à-dire qu'elles en prennent un peu et qu'elles en laissent beaucoup.

— Ce qui retourne le proverbe, *faites ce que je dis, et ne faites pas ce que je fais*.

— Précisément. — Voyons la visiteuse, qui est certainement une dame. Sur une jupe en taffetas, garnie de trois quilles en bandes en vison, elle porte une basquine de velours, ornée de même fourrure. Son chapeau, de forme *Pamela*, est en moire crinoline. La première passe est bordée de velours épinglé. La seconde, découpée en feston, est également bordée de velours. Les festons se détachent sur une dentelle de Chantilly, se terminant par un nœud qui retombe sur le bavolet. Sous la passe, des touffes de petites roses de Noël s'entremêlent à de la blonde. Les brides qui attachent ce chapeau sont en ruban de taffetas, bordé d'un petit velours noir.

Notre élégante porte un collet, des manches en guipure; ses mains, gantées de gants de chevreau, à doubles boutons et à bord festonné, sont chaudement enfermées dans un manchon de même fourrure que celle qui garnit sa basquine et sa robe.

— Puisque vous devinez si bien ce que vous ne voyez pas, pourriez-vous me dire, Jeanne, quel corsage irait avec cette jupe ?

— Un corsage à basque, également garni de fourrures, ma chère Louise; seulement il ne pourrait être mis sous une basquine : elle le froisserait.

— A mon tour de mettre à l'épreuve ta science divinatoire; voyons si tu réussiras. Une amie m'a envoyé ce problème à résoudre. Étant donné, un morceau de pain qui a la forme d'un fer à cheval, comment en faire sept parts en deux coups de couteau ?

— Attends, que je réfléchisse... m'y voilà ! Je *plioie* mon fer à cheval en deux, et du premier coup je fais trois parts : j'en fais quatre du second.

— C'est très-bien, et puisque tu es si habile, tu vas me dire maintenant comment tu t'y prendrais pour faire ces sept parts égales.

— Ça, c'est autre chose, et en attendant une solution, cherche celle-ci : *Trois* nègres et *trois* blancs ont à passer une rivière; le moyen est une barque qui ne peut contenir au plus que *deux personnes*. Il faut donc que plusieurs fois celle-ci soit ramenée pour

prendre ceux qui n'ont pu passer d'abord. Si on laisse sur une rive ou sur l'autre plus de *noirs* que de *blancs* ou réciproquement, les uns assassineront les autres. Comment faire pour que tous passent, noirs et blancs, sans que jamais les uns ou les autres restent en majorité sur une rive ou sur l'autre ? N'oublions pas que la passerelle ne peut transporter que *deux personnes*, et que chaque fois elle doit être ramenée. — C'est avec des dames de deux couleurs, simulant les nègres et les blancs, et une baguette figurant la rivière, que ce jeu se fait.

— Ce problème est un peu plus difficile que le mien, Jeanne.

— C'est possible, ma Florence, mais cherche et tu trouveras.

— Et si nous ne trouvons pas ? dit Berthe.

— J'userai de charité, et je vous le dirai... quand nous nous reverrons.

— Ce sera bientôt, Jeanne, car ma grand'mère et mon père m'ont chargée de vous prier de venir passer avec eux la soirée du mardi gras, voici imprimée leur invitation. Louise et Florence, vous trouverez les vôtres chez vos parents. Telle est la confiance que je vous avais annoncée.

— J'accepte, chère Berthe, à la condition qu'il me sera permis de rentrer de bonne heure et que vous n'arrêterez pas les pendules... Je ne danse jamais au delà de minuit le mardi gras.

— Vous serez libre, ma chère Jeanne; trop heureuse de vous avoir possédée, trop chrétienne pour ne pas vous imiter. Embrassez-nous maintenant, nous vous laissons à vos préparatifs de toilette pour le bal, auquel nous désirons que vous vous amusiez beaucoup. Adieu.

— Et le rébus ! je ne pars pas sans le rébus.

— Tu ne l'as donc pas deviné ?

— Non; cet homme qui chante à minuit pour empêcher sa femme de dormir m'a scandalisée, je n'ai pas regardé le reste.

— Voilà comme on porte souvent des jugements téméraires et comme l'on se scandalise à tort : cet homme ne chante pas pour empêcher sa femme de dormir, mais il bâille; si ce n'est guère plus poli, du moins n'est-ce pas aussi méchant, et d'ailleurs il est un peu excusable, car il est *tard*. Avant lui se trouve un cheval au *trot*. Vous pouvez donc déjà lire : *Trop tard se...* — Vient ensuite le supplice d'un être que même son malheur peut à peine rendre intéressant, c'est un pauvre rat qu'un personnage nommé *Re* pend à une potence entre les *pattes du chat*, ce qui fait : *Trop tard se repent le rat entre les pattes du chat*. Vous voyez, enfant, qu'il n'y avait pas là matière à vous scandaliser.

— En vérité, Jeanne, je crois que Minerve s'est cachée dans votre robe, car vous êtes comme Mentor, la Sagesse parle par votre bouche... et par vos rébus.

ÉPHÉMÉRIDES.

3 Février 1741. — Mort de J.-B. Rousseau.

Ce poète était né à Paris, d'une famille très-obscure, qui pourtant lui procura une excellente éducation. Ses débuts furent couronnés de succès; on admirait ses vers, on aimait sa personne, quand une affaire qui n'a jamais été bien éclaircie le précipita dans les plus grandes infortunes. On lui imputa d'affreux couplets remplis de calomnies contre plusieurs personnages puissants; les tribunaux, fatigués par les plaintes des personnes outragées, recherchèrent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes présomptions contre Rousseau, et il fut banni à perpétuité du

royaume. Il demeura successivement en Suisse, à Vienne, et enfin à Bruxelles. Il mourut à Genette, hameau près de Mons, dans de grands sentiments de religion, en protestant qu'il n'était pas l'auteur des couplets qui avaient empoisonné sa vie. Rousseau fut, comme l'a dit Piron :

Trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Ses *Odes*, ses *Poésies sacrées*, imitées des Psaumes, vivront aussi longtemps que la langue française.

Mosaïque.

L'entêtement est une faiblesse absurde. Si vous avez raison, il amoindrit votre triomphe; si vous avez tort, il rend honteuse votre défaite.

STERNE.

Celui qui n'apprend que pour répéter ne sera jamais de l'étoffe dont se font les maîtres.

VARRON.

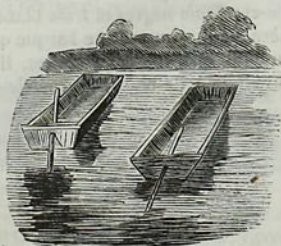
Le bonheur a besoin d'être interrompu pour être senti.

VAUVENARGUES.

Ne dites pas à votre ami : Allez et revenez, je vous donnerai demain, lorsque vous pouvez lui donner à l'heure même.

Proverbes.

REBUS.





1890

1890



Dupuy, & Co

Passage du Desir

Ayuntamiento de Madrid
JOURNAL DES DEMOISELLES
Rue de la Harpe, 111 Paris